

SEPTEMBRE 1990

SERIE 'DOCUMENTS PEDAGOGIQUES'



SOMMAIRE

Pierre E R N Y

- Symbolique de l'eau

- Le sens de la vie aux différents
âges dans la tradition de l'Inde

- *Institut d'Ethnologie, Faculté des Sciences Sociales, Pratiques Sociales et Développement*
- *Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie (CRIA)*
- *Groupe d'Etudes et de Recherches Africaines de Strasbourg (GERAS)*
- *Groupe de travail « Astronomie et Sciences Humaines »*
- *Groupe de travail sur l'Orient Chrétien*
- *Association des Etudiants et amis de l'Institut d'Ethnologie*

Université des Sciences Humaines - 22, rue Descartes
67084 - STRASBOURG CEDEX

☎ 88.41.73.00

SYMBOLIQUE DE L'EAU

QUELQUES GRANDS TEXTES

Novalis, Die Lehrlinge zu Sais (1799 ?)

"Wem regt sich nicht, rief der Jüngling mit funkelndem Auge, das Herz in hupfernder Lust, wenn ihm das innerste Leben der Natur in seiner ganzen Fülle in das Gemut kommt ! wenn dann jenes mächtige Gefühl, wofür die Sprache keine andere Namen als Liebe und Wollust hat, sich in ihm ausdehnt, wie ein gewaltiger, alles auflösender Dunst, und er bebend in susser Angst in den dunkeln lockenden Schoss der Natur versinkt, die arme Persönlichkeit in den überschlagenden Wogen der Lust sich verzehrt, und nichts als ein Brennpunkt der unermesslichen Zeugungskraft, ein verschluckender Wirbel im grossen Ozean übrig bleibt ! Was ist die überall erscheinende Flamme ? Eine innige Umarmung, deren süsse Frucht in wollustigen Tropfen heruntertaut.

Das Wasser, dieses erstgeborne Kind lustiger Verschmelzungen, kann seinen wollustigen Ursprung nicht verleugnen und zeigt sich, als Element der Liebe und der Mischung mit himmlischer Allgewalt auf Erden. Nicht unwahr haben alte Weisen im Wasser den Ursprung der Dinge gesucht, und wahrlich sie haben von einem höhern Wasser als dem Meer- und Quellwasser gesprochen. In jenem offenbaret sich nur das Urflüssige, wie es im flüssigen Metall zum Vorschein kommt, und darum mögen die Menschen es immer nur als göttlich verehren. Wie wenige haben sich noch in die Geheimnisse des Flüssigen vertieft und manchem ist diese Ahndung des höchsten Genusses und Lebens wohl nie in der trunkenen Seele aufgegangen. Im Durste offenbaret sich diese Weltseele, diese gewaltige Sehnsucht nach dem Zerfliessen. Die Berauschten fühlen nur zu gut diese überirdische Wonne des Flüssigen, und am Ende sind alle angenehme Empfindungen in uns mannigfache Zerfliessungen, Regungen jener Urgewässer in uns. Selbst der Schlaf ist nichts als die Flut jenes unsichtbaren Weltmeers, und das Erwachen das Eintreten der Ebbe.

Wie viele Menschen stehn an den berausenden Flüssen und hören nicht das Wiegenlied dieser mütterlichen Gewässer, und

geniessen nicht das entzuckende Spiel ihrer unendlichen Wellen ! Wie diese Wellen, lebten wir in der goldnen Zeit; in buntfarbigen Wolken, diesen schwimmenden Meeren und Urquellen des Lebendigen auf Erden, liebten und erzeugten sich die Geschlechter der Menschen in ewigen Spielen; wurden besucht von den Kindern des Himmels und erst in jener grossen Begebenheit, welche heilige Sagen die Sundflut nennen, ging diese blühende Welt unter; ein feindliches Wesen schlug die Erde nieder, und einige Menschen blieben geschwemmt auf die Klippen der neuen Gebirge in der fremden Welt zuruck. Wie seltsam, dass gerade die heiligsten und reizendsten Erscheinungen der Natur in den Händen so toter Menschen sind, als die Scheidekünstler zu sein pflegen ! sie, die den schöpferischen Sinn der Natur mit Macht erwecken, nur ein Geheimnis der Liebenden, Mysterien der höheren Menschheit sein sollten, werden mit Schamlosigkeit und sinnlos von rohen Geistern hervorgerufen, die nie wissen werden, welche Wunder ihre Gläser umschliessen.

Nur Dichter sollten mit dem Flüssigen umgehn, und von ihm der glühenden Jugend erzählen dürfen; die Werkstätten wären Tempel und mit neuer Liebe wurden die Menschen ihre Flamme und ihre Flüsse verehren und sich ihrer rühmen.

Wie glücklich wurden die Städte sich wieder dunkeln, die das Meer oder ein grosser Strom bespült, und jede Quelle wurde wieder die Freistätte der Liebe und der Aufenthalt der erfahrenen und geistreichen Menschen. Darum lockt auch die Kinder nichts mehr als Feuer und Wasser, und jeder Strom verspricht ihnen, in die bunte Ferne, in schonere Gegenden sie zu führen. Es ist nicht bloss Widerschein, dass der Himmel im Wasser liegt, es ist eine zarte Befreundung, ein Zeichen der Nachbarschaft, und wenn der unerfüllte Trieb in die unermessliche Höhe will, so versinkt die glückliche Liebe gern in die endlose Tiefe.

Aber es ist umsonst, die Natur lehren oder predigen zu wollen. Ein Blindgeborener lernt nicht sehn, und wenn man ihm noch so viel von Farben und Lichtern und fernen Gestalten erzählen wollte. So wird auch keiner die Natur begreifen, der kein Naturorgan, kein innres naturerzeugendes und absonderndes Werkzeug hat, der nicht, wie von selbst, überall die Natur an allem erkennt und unterscheidet und mit angeborner Zeugungslust, in inniger mannigfaltiger Verwandtschaft, mit allen Körpern, durch das Medium der Empfindung, sich mit allen Naturwesen vermischt, sich gleichsam in sie hinein fühlt."

Gaston BACHELARD, L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, 1942

"Que l'eau de mer soit une eau inhumaine, qu'elle manque au premier devoir de tout élément révéral qui est de servir directement les hommes, c'est là un fait que les mythologues ont trop oublié. Sans doute les dieux de la mer animent les mythologies les plus diverses; mais il reste à se demander si la mythologie de la mer peut être, dans tous les cas et sous tous ses aspects, une mythologie primitive.

D'abord, de toute évidence, la mythologie de la mer est une mythologie locale. Elle n'intéresse que les habitants d'un littoral. Au surplus, les historiens, séduits bien vite par la logique, décident trop facilement que les habitants de la côte sont fatalement des matelots. Bien gratuitement, on donne à tous ces êtres, aux hommes, aux femmes, aux enfants, une expérience réelle et complète de la mer. On ne se rend pas compte que le voyage lointain, que l'aventure marine sont, de prime abord, des aventures et des voyages racontés. Pour l'enfant qui écoute le voyageur, la première expérience de la mer est de l'ordre du récit. La mer donne des contes avant de donner des rêves. La division - psychologiquement si importante - du conte et du mythe se fait donc mal à l'égard de la mythologie de la mer. Sans doute les contes finissent par rejoindre les rêves; les rêves finissent par se nourrir - très maigrement - des contes. Mais les contes ne participent pas vraiment à la puissance fabulante des rêves naturels; les contes de la mer moins que tout autre, car les récits du voyageur ne sont pas psychologiquement vérifiés par celui qui écoute. A beau mentir qui revient de loin. Le héros des mers revient toujours de loin; il revient d'un au-delà; il ne parle jamais du rivage. La mer est fabuleuse parce qu'elle s'exprime d'abord par les lèvres du voyageur du plus lointain voyage. Elle fabule le lointain. Or le rêve naturel fabule ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on mange. On efface à tort, dans les études psychologiques, cet expressionnisme premier qui nuit à l'impressionnisme essentiel du rêve et de l'imagination matérielle. L'orateur en dit trop pour que l'auditeur en sente beaucoup. L'inconscient maritime est dès lors un inconscient parlé, un inconscient qui se disperse dans des récits d'aventures, un inconscient qui ne dort pas. Il perd donc tout de suite ses forces oniriques. Il est moins profond que cet inconscient qui songe autour d'expériences communes et qui continue dans les rêves de la nuit les interminables rêveries du jour. La mythologie de la mer touche donc rarement aux origines de la fabulation.

Bien entendu, nous n'avons pas à insister sur l'influence de la mythologie enseignée, qui forme un obstacle à l'étude psychologique exacte des mythes. Dans la mythologie enseignée, on commence par le général au lieu de commencer par

le particulier. On croit faire comprendre sans se donner la peine de faire sentir. Chaque canton de l'univers reçoit un dieu nommément désigné. Neptune prend la mer; Apollon le ciel et la lumière. Il ne s'agit plus que d'un vocabulaire. Un psychologue du mythe devra donc faire effort pour retrouver des choses derrière des noms, pour vivre, avant les récits et les contes, la rêverie primitive, la rêverie naturelle, la rêverie solitaire, celle qui accueille l'expérience de tous les sens et qui projette tous nos fantasmes sur tous les objets. Cette rêverie, encore une fois, doit placer l'eau commune, l'eau quotidienne, avant l'infini des mers."

LAO TSEU, Tao-te-King (VIe siècle avant Jésus-Christ)

"La suprême Vertu est comme l'eau.
L'eau et la Vertu sont bienfaitantes pour les dix mille êtres et ne luttent pas.
Elles occupent les places que tous les hommes détestent.
C'est pourquoi elles sont comparables au Tao.
Dans toute situation, la Vertu (qui est comme l'eau) est humilité.
Dans le coeur, elle est profondeur insondable.
Dans l'assistance, elle est amour.
Dans la pensée, sincérité.
Dans le gouvernement, elle est ordre et droiture.
Dans l'action, elle est capacité, et elle se meut avec opportunité.
Mais elle ne lutte pas.
C'est pourquoi elle est irréprochable...

Il n'est rien au monde de plus inconsistant et de plus faible que l'eau.
Cependant, elle corrode ce qui est dur et fort.
Rien ne peut lui résister ni la remplacer.
La faiblesse a raison de la force, la souplesse de la dureté.
Tout le monde le sait, mais personne n'y conforme sa conduite."

RIG VEDA (Inde ancienne)

"Vous les eaux qui réconfortez, apportez-nous la force, la grandeur, la joie, la vision !
Souveraines des merveilles, régentes des peuples, les Eaux !
Je leur demande remède...
Vous les eaux, donnez sa plénitude au remède, afin qu'il soit une cuirasse pour mon corps
et qu'ainsi je voie longtemps le soleil !
Vous les Eaux, emportez ceci,
ce péché quel qu'il soit, que j'ai commis,
ce tort que j'ai fait à qui que ce soit,
ce serment mensonger que j'ai prêté, emportez-les."

Dominique ZAHAN, Religion, spiritualité et pensée africaines
(1970)

"En communion presque constante avec la nature, c'est dans la nature que l'Africain cherchera à réaliser l'harmonie avec la divinité, donc qu'il établira ses lieux de culte.

Si l'esprit veut tenter un classement systématique de ces "temples" naturels, les quatre éléments classiques, eau, terre, air et feu, lui fourniront le schéma le plus clair. Ce classement d'ailleurs n'a rien d'artificiel; pour en être convaincu, il suffit de se référer aux allusions rituelles tantôt explicites, tantôt implicites, que l'on rencontre partout en Afrique.

Commençons par les lieux de culte en rapport avec l'eau. Il est assez curieux de noter que si, géographiquement parlant, son hydrographie fait du continent africain une terre de contrastes, car on y trouve à la fois l'humidité et la sécheresse portées à leur paroxysme, par contre, si l'on considère la valeur purement religieuse de l'eau, il se révèle d'une étonnante uniformité. Durant les périodes de sécheresse ou dans les contrées défavorisées, l'homme s'attache à ériger en sanctuaire le moindre endroit où elle paraît, ou peut paraître; quand l'eau abonde au point de tenir une place prépondérante par rapport au reste du milieu géographique, l'homme la considère encore avec respect et vénération. Tout cela tient au fait que l'eau est toujours appréhendée par l'homme en tant que source de vie et qu'à ce titre elle est aussi indissolublement liée à l'existence humaine que les moyens de subsistance eux-mêmes.

Sources, rivières, fleuves, lacs et mares constituent les grands "temples" aquatiques de la religion noire. Chacun d'eux possède cependant sa signification propre. D'après les descriptions du rite maziga données par Evans-Pritchard, les Zandé attachent à la source des notions de renaissance et de résurrection. Certes, l'auteur ne voit dans ces cérémonies qu'une simple technique d'obtention de la pluie; toutefois, il semble évident qu'il faille aller au-delà de ce qu'il nous dit et voir dans l'eau surgissant des profondeurs le retour en ce monde des âmes des morts. Ce symbolisme s'impose d'autant plus que les récits concernant la vocation des femmes-devins accomplissant le rite en question ont pour thèmes la mort et la résurrection.

(Ces "temples") sont parfois considérés comme la demeure des "dieux-ancêtres". Les Tchopis affirment, par exemple, que ces derniers résident dans la rivière. Aussi (d'après Junod), "quand le chef présente une offrande nationale, mélange-t-il de l'eau avec de la viande pour l'offrir aux dieux, et l'officiant tourne les yeux vers la rivière quand il prie". De même, "il place la part de la victime destinée aux dieux sur le rivage du fleuve", attendant que ceux-ci vien-

nent prendre l'offrande.

Parfois aussi, les fleuves et les rivières, censés être les "demeures des Génies de l'eau", possèdent des significations en liaison avec la fécondité. De nombreuses populations africaines accomplissent des rites sur leurs berges afin de mieux s'assurer la fertilité des êtres humains ainsi que la richesse et l'abondance matérielles. Junod remarque, à juste titre, que le mot désignant l'eau chez les Thonga ainsi que beaucoup de noms de rivières chez les Bantou du Sud-Est africain, possèdent le suffixe féminin *ti* (ou, pour certaines populations, le préfixe féminin *mi*) "qui semble montrer que jadis...l'eau était considérée comme un principe féminin". La connexion entre la féminité et l'eau qui coule se rencontre ailleurs aussi, en Afrique. La portion du Niger traversant le territoire bambara, par exemple, revêt la même signification. Cette partie du fleuve est censée être le corps de Faro que l'on rattache à la multiplication et à la prolifération des êtres.

Chez les Bozo, à l'entrée du lac Débo, une petite pêche rituelle, destinée à fournir les victimes et les denrées nécessaires au grand sacrifice accompli au bord du fleuve en vue d'obtenir l'abondance du poisson et des récoltes, précède la grande pêche de fin de saison sèche. A cette occasion, on "donne" au fleuve un bouc égorgé ainsi que du lait frais et des spécimens de céréales et de plantes déterminées.

Le culte pratiqué au bord des fleuves et des rivières n'a pas qu'un caractère public. Souvent, il est individuel et personnel, en particulier quand il s'agit de prières pour la fécondité des femmes, comme cela se voit dans l'Ouest africain.

L'eau dormante des mares et des lacs s'éloigne quelque peu du symbolisme précédent. Elle est plutôt associée à l'origine et à la création de l'homme et du monde. C'est pourquoi les rives de ces réservoirs d'eau sont tout indiquées pour accueillir les "prières" concernant le "retour" aux origines. Chez les Venda, le lac Fundudzi représente le lieu même de la création, la matrice primordiale. Il abrite les rites annuels d'obtention de pluie, au cours desquels une jeune fille devrait être rituellement offerte à ses eaux afin que s'ouvrent les portes du ciel et que s'éloigne la sécheresse.

Ce même lac est assimilé à la cour de la demeure royale où se déroulent les dernières cérémonies initiatiques venda. Or, ces rites font justement allusion à la mort et à la résurrection des initiés qui vivent à cette occasion "toutes les notions relatives aux origines" (J. Roumequière-Eberhardt). Des idées similaires existent sans doute chez les Bantous du Sud-Ouest de l'Afrique, en particulier chez les Kuanyama pour lesquels l'eau du lac Osamba joue un rôle important lors des rites initiatiques de l'efundula.

Un inventaire rigoureux des croyances attachées aux lacs et aux mares en Afrique permettrait de mieux comprendre la signification de ces étendues d'eau, si fascinantes pour l'être humain. Leur origine, d'ailleurs souvent "miraculeuse", augure déjà de leur destinée religieuse au sein des populations riveraines. Ne doit-on pas, par exemple, la création des lacs Kivu et Tanganika à l'intervention du Dieu Imana ?

Il importe de noter que dans tous les cas mentionnés jusqu'à présent, il s'agissait uniquement d'eau douce, comme si l'eau douce accaparait la majorité sinon la quasi-totalité des représentations religieuses des Africains. Or, il est assez surprenant qu'un continent entouré presque entièrement par la mer n'accorde pas à l'eau salée plus de valeur représentative sur le plan religieux. Il y a sans doute à cela des raisons...L'Africain est un terrien profondément attaché à la glèbe. Le sol ferme constitue pour lui la meilleure garantie de l'existence, il est l'élément le plus exploité du point de vue matériel et spirituel. Conjointement, l'eau douce, principe nutritif à la fois de la terre et de l'être humain, est associée d'une manière indissoluble au culte et à la prière. L'eau douce est une eau humaine, alors que l'eau de mer est, comme le fait remarquer Bachelard, une eau inhumaine car elle ne sert pas directement les hommes."

FRANCOIS D'ASSISE, Canticum Solis , 1279

"... Laudato si, misignore, per frate vento
et per aere et nubilo
et sereno et omne tempo
per loquale a le tue creature
dai sustentamento .

Laudato si, misignore, per sor aqua
laquale e multo utile et humile
et pretioisa et casta .

"Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent,
et pour l'air et les nuages,
pour l'azur calme et tous les temps
par lesquels tu donnes soutien à tes créatures.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour soeur Eau,
qui est très utile et humble
et précieuse et chaste."

Eloi LECLERC, Le Cantique des créatures, ou les symboles de l'union. Une analyse de saint François d'Assise, 1970

"Le visage de l'eau que contemple François...n'a absolument rien de menaçant; il ne reflète aucune angoisse, aucune agressivité. Au contraire, c'est un visage fraternel: le visage d'une soeur, "utile et humble".

Mais dans cette valorisation de l'eau, ce sont surtout les deux derniers qualificatifs qui nous frappent le plus: "précieuse et chaste". Ces deux attributs nous introduisent au coeur de l'image rêvée. Avec eux, en effet, nous quittons franchement le terrain de l'expérience positive, celui de l'observation empirique et naturelle des choses. Abandonnant toute référence objective, l'imagination du poète s'emporte ici au-dessus du monde naturel et crée avec des mots un univers imaginaire, surréel; elle nous fait voir la chose dans l'"Ouvert", dans sa relation invisible à l'âme, comme symbole. C'est la deuxième fois que nous rencontrons dans ce cantique le qualificatif "précieux". La première fois il était accroché aux étoiles. Quelque chose de l'éclat des étoiles se retrouverait-il dans l'eau ? Il arrive que soeur l'Eau, rivalisant avec le ciel étoilé, scintille comme pierres précieuses. Mais n'est-il pas étrange que François, le pauvre absolu, rêve ainsi de substances précieuses au ciel et sur la terre ? Il rêve d'étoiles précieuses et d'eau précieuse ! De sa part, la répétition d'un tel qualificatif, à quelques lignes d'intervalle seulement et à propos de réalités aussi différentes, appelle toute notre attention; elle nous invite à penser qu'en allant d'une image matérielle à l'autre, le regard intérieur de François poursuit inconsciemment, sous des couleurs diverses, une même réalité "précieuse", une même réalité fascinante et de grand prix: un "trésor" sacré...Les rares fois où le terme "précieux" est employé par François dans ses autres écrits, c'est toujours en référence à une réalité sacrée; doivent être "précieux", selon lui, tous les objets qui servent à la célébration des très saints mystères du Corps et du Sang du Seigneur, ainsi que les lieux où ce très saint Corps est conservé. Pour François, la qualité "précieuse" de ces objets et de ces lieux semble une sorte de langage qui doit exprimer sensiblement ce qu'il considère comme le plus sacré. C'est dire que, pour François, une matière précieuse est une matière susceptible de symboliser le sacré.

On ne doit pas, dès lors, s'étonner de voir ce qualificatif "précieux" associé à celui de "chaste" dans l'image de soeur l'Eau. Les deux attributs vont dans le même sens. "Précieuse et chaste", les deux termes se complètent et s'éclairent. "Si l'eau devient précieuse, remarque Bachelard, elle devient séminale. Elle est alors chantée avec plus de mystère...L'eau ainsi dynamisée est un germe; elle donne à la vie un essor inépuisable." L'eau précieuse est une eau vive. Et cette eau vive jaillit des profondeurs inviolées, d'une

source cachée, sacrée. Dans la vision du prophète Ezéchiel, par exemple, le torrent d'eau vive qui fertilise tout sur son passage et qui va jusqu'à assainir et vivifier les eaux de la mer Morte elle-même prend sa source sous le Temple reconstruit, et jaillit du côté droit, vers l'Orient. Quand Jésus s'entretient avec la Samaritaine de "l'eau vive", il le fait au bord du puits profond; et la Samaritaine ne manque pas de le lui faire remarquer: "Le puits est profond. Où la prends-tu donc, l'eau vive ?" L'eau vive a toujours une source plus profonde que le puits le plus profond. C'est une source sans contact avec le monde extérieur, une source intacte, vierge, sacrée.

Cette image de soeur l'Eau "très utile et humble, précieuse et chaste" est assurément lourde de valeurs intimes inconscientes. Certes, il n'est pas exclu qu'elle comporte une allusion implicite à l'eau sacramentelle, celle du baptême, qui signifie et communique la vie surnaturelle. Mais cette référence possible au rite baptismal laisse intactes les racines psychologiques profondes de l'image. Que signifie donc, en définitive, cette image de soeur l'Eau ? Que recouvre cette louange cosmique ? Il y a une manière de regarder les choses, ou plus précisément de communier à elles par l'imagination et de les rêver, qui en fait un langage des profondeurs de l'âme. Dans un fragment poétique, intitulé Chant allemand, Hölderlin écrit ceci: "Et le poète chante, quand de l'eau sainte et sobre il a bu assez, écoutant au loin dans le silence le chant de l'âme."

"L'eau sainte et sobre", voilà qui rappelle étrangement l'eau "humble, précieuse et chaste". Ici et là, la célébration de l'eau fait écho au chant de l'âme, à un chant qui monte des profondeurs. A propos de ce texte de Hölderlin et en le replaçant dans son contexte immédiat, Heidegger fait remarquer que le poète qui chante s'est d'abord "assis dans l'ombre profonde" et qu'il se trouve dans "le souffle frais du ruisseau": "L'ombre profonde sauve la parole poétique de la trop grande clarté du feu céleste. Le souffle frais du ruisseau protège la parole poétique de l'ardeur trop puissante du feu céleste. La fraîcheur et l'ombre de la sobriété répondent au Sacré. Cette sobriété ne renie pas l'esprit. La sobriété est l'accord fondamental, à tout moment prêt, de l'ouverture au Sacré. La parole de Hölderlin dit le Sacré..." (Approche de Hölderlin, 1962). L'image franciscaine de soeur l'Eau "très utile et humble, précieuse et chaste", intimement unie à celle de frère Vent, dit aussi le Sacré. Le Sacré est ici célébré "sur" un élément du monde. Mais cette célébration du Sacré "sur" le cosmos fait écho à sa révélation dans l'âme; elle est le langage symbolique d'une révélation profonde.

Pouvons-nous préciser cette révélation profonde ? Nous avons remarqué que la valorisation de soeur l'Eau faisait apparaître en filigrane, dans la substance de l'élément, l'image

d'une présence féminine. Cette image n'est pas celle de telle femme déterminée; elle symbolise la part féminine de l'être, le principe féminin qui est en tout homme: l' anima . Dans cette image de l'eau, le poète exprime donc inconsciemment sa relation avec l'un des archétypes fondamentaux de l'âme humaine. "L' anima est l'archétype de la vie...Car la vie s'empare de l'homme à travers l' anima , quoiqu'il pense qu'elle lui arrive à travers la raison. L'homme maîtrise la vie par l'entendement, mais la vie agit en lui par le truchement de l' anima "(Jung).

Les archétypes, on le sait, sont des centres de forces. Par eux-mêmes ils sont ambivalents. Les grands symboles qu'ils animent et par lesquels ils se manifestent à la conscience (le soleil, l'eau, le feu...) sont des figures du désir humain, dans ce qu'il a de plus élémentaire, de plus archaïque, et donc de plus proche des instincts fondamentaux de l'espèce. Mais en même temps, ces symboles sont aussi le chiffre de l'Etre qui nous interpelle du dedans, en s'offrant à nous sous la forme de grandes possibilités créatrices qui préfigurent notre destinée totale. Ainsi, la force surhumaine qui rayonne de l'archétype peut être ou bien une force de régression qui nous ramène vers les formes archaïques et nocturnes du désir, en donnant à celui-ci une dimension démesurée et incontrôlée, ou bien une force de progrès qui confère à la personnalité son élan le plus haut, en l'ouvrant au mystère de l'Etre. Cette ambivalence ne peut être levée que dans l'expérience elle-même. Suivant la façon dont on s'y livre, la force de l'archétype entraîne dans les profondeurs sombres, ou soulève jusqu'au Très-haut.

C'est pourquoi nous devons prêter la plus grande attention à la manière selon laquelle la relation à l'archétype est vécue par la conscience dans l'image elle-même. Rien de plus significatif à cet égard que l'image franciscaine de soeur l'Eau. Tout y est simple et transparent. La part féminine de l'être (l' anima) qui s'exprime ici n'est plus une zone d'ombre, à la fois redoutable et envoûtante. Elle est reconnue comme une soeur "très humble et très utile". Elle est devenue ce complément d'âme, qui assure à la personnalité de l'homme la communion profonde avec la vie. Bien plus, l' anima est accueillie ici dans l'"Ouvert" de la louange, c'est-à-dire non seulement par rapport à l'homme, mais dans sa relation avec le Sacré. Elle est cette part "précieuse et chaste" de l'être, qui n'est pas tournée vers le monde extérieur, qui n'a pas été corrompue par lui et qui peut s'offrir au grand souffle de l'Esprit divin. Elle est une ouverture intime au Sacré. Grâce à elle, l'homme peut accueillir en soi Celui que "nul n'est digne de nommer": le Très-Haut lui-même."

LE LIVRE DE JOB (La Bible traduite par A. Crampon)

Chapitre 38:

"Alors Yahweh répondit à Job du sein de la tempête, et dit:

...Qui a fermé la mer avec des portes,
lorsqu'elle sortit impétueuse du sein maternel ;
quand je lui donnai des nuages pour vêtements
et pour langes d'épais brouillards ?
quand je lui imposai ma loi,
et que je lui mis des portes et des verrous,
et que je lui dis: "Tu viendras jusqu'ici, non au-delà;
ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ?

...Es-tu entré dans les trésors de la neige ?
As-tu vu les réservoirs de la grêle,
que je tiens prêts pour le temps de la détresse,
pour les jours de la guerre et du combat ?

...Qui a ouvert des canaux aux ondées,
et tracé une route aux feux du tonnerre,
afin que la pluie tombe sur une terre inhabitée,
sur le désert où il n'y a point d'hommes;
pour qu'elle arrose la plaine vaste et vide,
et y fasse germer l'herbe verte ?

La pluie a-t-elle un père ?
Qui engendre les gouttes de la rosée ?
De quel sein sort la glace ?
Et le givre du ciel, qui l'enfante,
pour que les eaux durcissent comme la pierre,
et que la surface de l'abîme se solidifie ?

...Elèves-tu ta voix jusque dans les nues
pour que des torrents d'eau tombent sur toi ?
Est-ce toi qui lâches les éclairs pour qu'ils partent,
et te disent-ils: "Nous voici" ?
Qui a mis la sagesse dans les nuées
ou qui a donné l'intelligence aux météores ?
Qui peut exactement compter les nuages,
incliner les urnes du ciel,
pour que la poussière se forme en masse solide
et que les glèbes adhèrent ensemble ?"

PSAUME 104 (Traduction de la Bible d'A. Crampon)

"Mon âme, bénis Yahweh ! Yahweh, mon Dieu, tu es si grand !
 De majesté et de splendeur tu es revêtu !
 Il s'enveloppe de lumière comme d'un manteau,
 il déploie les cieus comme une tente.
 Sur les eaux du ciel il bâtit ses chambres hautes,
 des nuées il fait son char,
 il s'avance sur les ailes du vent.
 Des vents il fait ses messagers,
 des flammes de feu ses serviteurs.
 Il a affermi la terre sur ses bases:
 elle est tout à jamais inébranlable.
 Tu l'avais enveloppée de l'abîme comme d'un vêtement,
 sur les montagnes se tenaient les eaux.
 Devant ta menace elles s'enfuirent,
 au bruit de ton tonnerre elles reculèrent épouvantées.
 Les montagnes surgirent, les vallées se creusèrent,
 au lieu que tu leur avais assigné.
 Tu poses une limite que les eaux ne franchiront plus:
 elles ne reviendront pas couvrir la terre.
 Il envoie les sources dans les vallées;
 elles s'écoulent entre les montagnes.
 Elles abreuvent tous les animaux des champs,
 les onagres y étanchent leur soif.
 Près d'elles habitent les oiseaux du ciel,
 dans le feuillage, ils font résonner leur voix.
 De ses chambres hautes, il arrose les montagnes;
 la terre se rassasie du fruit de tes oeuvres.
 Il fait croître l'herbe pour les troupeaux,
 et les plantes que l'homme cultivera,
 pour faire sortir le pain de la terre,
 et le vin qui réjouit le coeur de l'homme,
 pour faire avec l'huile briller sa face.
 Et le pain affermit le coeur des humains...
 Que tes oeuvres sont nombreuses, Yahweh !
 Tu les as toutes faites avec sagesse.
 La terre est remplie de tes créatures.
 Voici la mer, grande et vaste en tous sens:
 là fourmillent sans nombre des animaux petits et grands;
 là se promènent les navires
 et le léviathan que tu as formé pour jouer dans ses flots.
 Tous attendent de toi
 que tu leur donnes la nourriture en son temps.
 Tu la leur donnes et ils la recueillent;
 tu ouvres ta main et ils se rassasient de tes biens.
 Caches-tu ta face, ils sont dans la terreur;
 leur retires-tu le souffle: ils expirent,
 et retournent à leur poussière.
 Tu envoies ton souffle: ils sont créés,
 et tu renouvelles la face de la terre...
 Que la gloire de Yahweh subsiste à jamais !...
 Je veux chanter Yahweh durant toute ma vie,
 Célébrer mon Dieu tant que j'existerai...

TERTULLIEN , De baptismo (autour de l'an 200)

"Pourquoi cette matière (qu'est l'eau) a-t-elle été élevée à une si haute dignité ? ...Elle est noble, elle est illustre, son origine qui commence avec le monde. L'eau est un de ces éléments qui sommeillaient en Dieu, avant que le monde eût revêtu sa forme, lorsque tout était encore grossier...Elle était le siège de l'Esprit divin. D'informes ténèbres s'épaississaient partout. L'eau seule, matière toujours parfaite, toujours riante, toujours simple, toujours pure par elle-même, servait de trône à l'Esprit de Dieu.

C'est l'eau qui la première produisit ce qui a vie, afin que notre étonnement cessât lorsqu'un jour elle enfanterait la vie dans le baptême...Si Dieu a constamment employé l'eau dans ses oeuvres, il n'est pas étrange qu'elle figure dans ses sacrements...

L'eau intervient dans les principales circonstances de la vie du Sauveur. Elle apparaît à son baptême. Essaie-t-il son pouvoir ? Il convertit l'eau en vin aux noces où il est convié. Enseigne-t-il la multitude ? Il invite ceux qui ont soif à venir se désaltérer à cette eau éternelle qui n'est autre que lui-même. Il répare ses forces au puits de Jacob. Il marche sur les eaux. Il lave lui-même les pieds de ses disciples. Lorsqu'il est blessé, c'est encore de l'eau qui jaillit de son côté...

"Et nous, petits poissons, qui tenons notre nom de notre grand Poisson (Ichthus en grec) Jésus-Christ, nous naissons dans l'eau, et ce n'est qu'en demeurant en elle que nous sommes sauvés."

Rite de la bénédiction des eaux durant la veillée pascale selon la liturgie romaine

"O Dieu, dont l'Esprit se mouvait sur les eaux à l'origine du monde, pour que la nature de l'eau dès lors engendrât une vertu sanctificatrice,
 ô Dieu qui lavant par les eaux les crimes d'un monde méchant mis une image de la régénération dans le déluge lui-même, de sorte que par le mystère d'un seul et même élément une fin fût imposée aux vices et leur origine aux vertus, regarde, Seigneur, le visage de ton Eglise et multiplie en elle tes régénérations;
 ô toi, qui des courants de ta grâce réjouis ta cité, ouvre la source du baptême à tout l'orbe de la terre pour que les nations soient renouvelées, de sorte qu'à l'ordre de ta majesté elle reçoive la grâce de ton Fils unique, par l'Esprit-Saint."

(Le prêtre divise de sa main l'eau en y traçant une croix):

"Bénis toi-même ces eaux innocentes par le souffle de ta bouche, afin qu'outre leur vertu naturelle de laver les corps elles soient encore efficaces pour la purification des âmes.

(Trois fois le prêtre plonge dans les fonts le cierge pascal):

"Que la force du Saint-Esprit descende dans la plénitude de ces fonts...

(Il souffle trois fois sur les eaux):

"...Et qu'il féconde toute la substance de cette eau par son effet régénérateur."

(Il enlève le cierge de l'eau):

"Qu'ici les taches de tous les péchés soient effacées, qu'ici la nature créée à ton image, et réformée à la gloire de son principe, soit purifiée de toutes ses anciennes souillures, que tout homme, introduit dans ce sacrement de régénération, renaisse à l'enfance nouvelle d'une véritable innocence, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ton Fils, qui viendra juger les vivants et les morts, et le monde par le feu. Amen."

INTRODUCTION

L'eau est partout présente, hors de nous et en nous. Notre propre corps est constitué d'eau pour sa plus grande part. Quand il y en a de trop, c'est l'inondation, le raz-de-marée, le déluge, la pourriture, l'oedème. Quand il n'y en a pas assez, c'est la sécheresse, l'aridité, le désert, la déshydratation. C'est l'eau donnée avec juste mesure qui est symbole de vie et de fécondité, donc de joie, d'abondance et de bonheur. L'image de l'eau est parlante pour tout homme.

Bien entendu, il existe toutes sortes d'eaux, ayant chacune sa charge symbolique et sa manière propre d'activer notre imaginaire: l'eau de pluie et l'eau de source, l'eau de la rivière, du fleuve et de l'océan, l'eau sous forme de neige, de glace et de vapeur, l'eau claire et l'eau trouble, l'eau pure et l'eau polluée, l'eau stagnante et l'eau courante, l'eau calme et l'eau agitée, l'eau plate et l'eau écumante ou gazeuse, l'eau froide et l'eau chaude, l'eau sans saveur et l'eau saline ou sulfureuse, etc, etc.

A partir de là, Gaston Bachelard a pu développer une poétique et une onirologie de l'eau, montrant que ce ne sont pas les formes, mais les matières, la terre, l'eau, l'air et le feu, qui inspirent les images les plus profondes, les plus intimes, les plus essentielles, les plus vitales, les plus nourrissantes

"Je retrouve toujours la même mélancolie devant les eaux dormantes, une mélancolie très spéciale qui a la couleur d'une mare dans une forêt humide, une mélancolie sans oppression, songeuse, lente, calme. Un détail infime de la vie des eaux devient souvent pour moi un symbole psychologique essentiel. Ainsi l'odeur de la menthe aquatique appelle en moi une sorte de correspondance ontologique qui me fait croire que la vie est un simple arôme, que la vie émane de l'être comme une odeur émane de la substance, que la plante du ruisseau doit émettre l'âme de l'eau."

"En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau, à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés. Je ne puis m'asseoir près d'un ruisseau sans tomber dans une rêverie profonde, sans revoir mon bonheur... Il n'est pas nécessaire que ce soit le ruisseau de chez nous. L'eau anonyme sait tous mes secrets. Le même souvenir sort de toutes les fontaines" (L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, p. 10 et 12).

LES SUPPORTS DU SYMBOLISME

Quand on essaie de voir en quoi et par quoi l'eau nous parle, plusieurs plans peuvent être distingués:

1. Il y a d'abord les qualités propres à l'eau, ses propriétés intrinsèques.
2. Il y a ensuite les apparences que l'eau peut revêtir selon les états et les situations.
3. Il y a en troisième lieu l'action que l'eau exerce et les fonctions qu'elle remplit, dans le cosmos et pour l'homme.
4. Il y a enfin la place qu'occupe l'eau dans la structure d'ensemble du monde, par rapport aux autres éléments.

A partir de là, nous pouvons passer en revue les principaux supports du symbolisme:

- L'eau n'a pas de forme par elle-même et épouse celles de ses contenants; elle s'adapte à tout; tout lui est possible.
- Elle est libre et sans attaches; elle se laisse couler suivant la plus forte pente; en elle aucune dureté, aucune résistance, aucune inhibition; elle tend vers le bas, vers la dernière place.
- Elle se mélange et se "marie" à beaucoup d'autres substances, liquides, solides et gazeuses; en conséquence, elle se souille et se pollue aisément; elle dilue et absorbe, se chargeant de toutes sortes de propriétés.
- Elle est l'antagoniste majeure du feu. Lui monte, elle descend.
- Dans son état naturel, l'eau est neutre du point de vue de la couleur, de la saveur, de l'odeur; elle n'impose pas ses caractères; transparente, elle laisse passer la lumière et le regard.
- L'eau est particulièrement sensible aux influences cosmiques, spécialement de la lune, comme le montre le phénomène des marées.
- L'eau peut représenter une force terrible qui inonde, détruit, engloutit, ravage, submerge, noie tout sur son passage, devenant porteuse de mort.

- Mais de l'autre côté, sans eau la vie est impossible et inconcevable; elle est à la base de toute fertilité, de toute fécondité, de toute régénération.
- En dernière analyse, l'eau vient d'en-haut, des nuages, du firmament; en ce sens c'est l'élément le plus proche du monde céleste.
- L'eau est très réceptive aux influences; elle se charge d'électricité, de magnétisme, de rayonnements divers; de là vient que ses qualités sont très variables: il en est de puissantes et d'inertes; la pluie d'orage, disent par exemple les jardiniers, accélère la croissance des plantes; certains ont parlé de "mémoire" à propos de l'eau...
- Au plan humain, l'eau d'une part lave, nettoie, purifie, d'autre part désaltère, étanche la soif, sustente; dans ses applications thérapeutiques elle apaise, rafraîchit, assouplit, guérit.
- L'eau peut représenter la mesure: un vin trop fort doit être coupé d'eau.

Ces différents supports n'ont de loin pas la même importance dans l'émergence du symbolisme; certains sont rationnellement trop élaborés pour être psychologiquement féconds et n'ont de sens que pour des hommes spécialisés dans une activité précise: pêcheurs, ingénieurs, hydrauliciens, navigateurs, chimistes ou alchimistes, etc. D'autres, ceux surtout qui touchent de plus près aux qualités premières de la matière, induisent dans le monde entier les mêmes images et les mêmes rêves.

CARACTEROLOGIE ET ONIROLOGIE

L'homme perçoit l'eau comme profondément ambivalente: il la pare de caractères psychologiques, de vertus morales, de qualités et de défauts. De l'eau on s'est plu à chanter la simplicité, la pureté, la droiture, la modestie, l'ingénuité, la candeur, le naturel, l'obéissance, la chasteté, l'humilité, la souplesse, la limpidité, la fraîcheur, la clarté, la transparence, la mélancolie, le caractère rêveur, la nonchalance, mais aussi la violence, la démesure, l'impétuosité, la froideur, la cruauté.

Dans le monde entier, les "clés des songes" parlent beaucoup de l'eau: le rêveur se trouve près d'un cours d'eau, il se mire, il pêche, il se baigne, il se promène en barque, il boit, il se noie, etc; ou il se tient près d'une source ou d'une fontaine, dont l'eau peut être abondante ou tarie, claire ou polluée, savoureuse ou amère...Il y a un certain accord dans les interprétations:

- une eau claire est signe de bonne santé, une eau trouble de maladie,
- boire de l'eau fraîche est de bon présage, boire de l'eau chaude signe de contrariétés,
- se mirer dans l'eau annonce un décès,
- un courant vigoureux indique qu'on dispose de beaucoup d'énergie,
- mais une inondation signifie qu'on est débordé et submergé par ses sentiments et ses pulsions, que l'équilibre psychique est rompu.

On pourrait bien entendu parler aussi de la symbolique des animaux aquatiques: poissons (et ce n'est pas la même chose de rêver d'une carpe, d'une truite ou d'un brochet), baleines, phoques et otaries, dauphins, grenouilles, crapauds, tortues, grues, cigognes, salamandres, moustiques, libellules, etc, tous fortement investis par l'inconscient.

Quand on interprète ainsi des rêves, il faut surtout voir quelle en est la tonalité:

- se baigner peut être agréable ou non,
- l'état de nudité peut être exaltant ou gênant,
- le lieu du bain peut être propre ou sale, etc.

L'élément n'est pas seul en jeu: il faut en voir le contexte et surtout la manière dont il est ressenti.

Nous pouvons regrouper les thèmes majeurs de la symbolique de l'eau autour de quelques grandes têtes de chapitre:

L'EAU ET LA VIE

Dans les mythes anciens comme dans les mythes scientifiques modernes, l'eau apparaît comme l'élément originel, primordial, le milieu où apparaît la vie. L'eau, c'est la masse indifférenciée, chaotique, sans forme, la materia prima où sont contenus tous les possibles, tous les germes, toutes les semences, donc les promesses de développement de tout ce qui viendra par la suite.

"Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide. Les ténèbres couvraient l'abîme, et le Souffle de Dieu planait sur les eaux"(Genèse, 1, 1). (On peut aussi traduire: "L'Esprit de Dieu couvait les eaux").

L'image d'un Oeuf cosmique qui flotte sur les eaux hante beaucoup de mythologies. La création biblique est d'abord départage et séparation entre l'humide et le sec. En Inde, c'est un sanglier plongeur qui ramène un peu de terre à la surface, embryon qui en se développant donnera naissance à l'univers matériel. En Egypte, c'est un lotus qui d'abord apparut.

Aux yeux des anciens Germains, toute vie vint des eaux qui ruisselèrent pour la première fois des glaces éternelles touchées par l'air du Sud: elles se rassemblèrent pour former le corps du premier géant, Ymir, d'où procédèrent les autres géants, les hommes et même les dieux.

Il ne faut pas oublier que les premières grandes civilisations sont nées dans les vallées des grands fleuves: le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et le Gange, le Fleuve jaune: après les inondations qui apportaient un limon fertilisant, il fallait redécouper les champs et d'une certaine façon recréer le monde de la culture: chaque crue annuelle marquait un recommencement.

Il y a deux sortes d'eaux: celles qui viennent d'en-haut et celles qui surgissent d'en-bas. Selon une structure de pensée très largement répandue, le ciel et la terre forment un couple enlacé; le ciel mâle féconde la terre-femme par la pluie pour faire naître ces enfants que sont les végétaux. En ce sens, l'eau est liquide séminal et a donc une connotation masculine. Les eaux des sources ou des puits, par contre, sont nettement féminines et maternelles: elles sont eaux de l'accouchement, sang et lymphes de la terre, sève montante.

Des groupes ethniques entiers situent dans des mares ou des lacs leur point d'apparition dans le monde. Mais dans le folklore universel la naissance des enfants aussi est souvent rapportée à un marais, un puits ou une fontaine. En

Alsace, ce sont les cigognes qui fonctionnent comme Kinderbringer. C'est là une très belle image. La cigogne est un oiseau des marais: elle y attrape des grenouilles qui sont une image de l'être au stade foetal. La cigogne vient aussi de très loin, d'un "au-delà"; chaque année elle assure un va-et-vient entre l'ici et le là-bas; elle se dirige avec une sûreté absolue là où elle doit aller; en ce sens elle est une image particulièrement expressive de l'âme qui vient de l'autre monde s'incarner dans le corps d'un embryon.

S'immerger dans l'eau, c'est retourner à la Mère primordiale, dans la grande matrice, c'est retrouver la Source, le sein maternel. C'est se replonger dans l'immense réservoir du potentiel, du virtuel. Pour les anciens Egyptiens, le rêve nocturne était une telle plongée dans les Eaux originelles, au contact des puissances de l'autre monde, ce qui expliquait à leurs yeux le rôle régénérateur du sommeil et des images qui le peuplent. Ce retour peut apparaître tantôt comme une régression, tantôt comme une régénération au sens d'une nouvelle naissance. Un rite comme le baptême participe bien entendu d'une telle symbolique.

La Bible est issue d'un peuple habitué au désert et à la sécheresse. Le paradis qu'elle décrit ressemble à une oasis d'où coulent quatre fleuves, un dans chaque direction. Les puits jalonnent la route des patriarches, véritables lieux de vie, de rencontre et de joie, où s'amorcent les mariages. Ils représentent pour hommes et bêtes un capital de vie qu'on se dispute âprement. Dans le désert du Sinaï, tout le peuple sauvé des eaux s'abreuvera au Rocher dont il sera dit plus tard qu'il était déjà le Christ. Pour des bédouins, l'eau est l'image par excellence de la bienveillance et de la bénédiction divines. Dieu, qui en est le maître et qui lui impose ses lois, la donne ou la refuse selon sa volonté, récompensant la fidélité ou châtiant la transgression des alliances conclues.

L'aboutissement de cette thématique, c'est bien entendu le thème de "l'eau vive", de "l'eau vivante", de "l'eau qui donne la vie" tel qu'il est développé dans l'évangile de Jean, entièrement structuré autour d'épisodes où l'eau tient une place centrale. A la femme de Samarie, rencontrée au puits de Jacob, Jésus dit: "Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit "donne-moi à boire", c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. Quiconque boit de l'eau du puits aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. Bien plus, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle." Et à la foule rassemblée pour la fête des Tentés il clame: "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Celui qui croit en moi, comme a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein." Jésus se présente ainsi comme le nouveau Paradis, le nouveau Rocher, le nouveau Temple.

Bachelard a montré que les eaux d'en-bas, féminines et maternelles, ont tendance à s'identifier au lait. Le premier bonheur de l'homme, c'est d'avoir un jour flotté dans le sein d'une mère, comme un poisson, dans une mer vitale, une mer-nourriture, une mer de lait. Peu importe ici la couleur: c'est la matière qui prime. "Le lait ne nous a-t-il pas comblé, submergé d'un bonheur sans limite ? On trouverait vivante dans le spectacle d'une grande pluie d'été, chaude et fécondante, l'image d'un déluge de lait." L'eau-lait est tiède, elle alimente, elle enveloppe, elle berce, elle calme. Paul Claudel parle de ce lait "dont Isaïe nous dit qu'il est en nous comme l'inondation de la mer"; et dans ses Cinq grandes Odes il s'écrie:

"Je ne veux pas de vos eaux arrangées, moissonnées par le soleil, passées au filtre et à l'alambic, distribuées par l'énergie des monts,
Corruptibles, coulantes...
 Vos sources ne sont point des sources. L'élément même !
 La matière première ! C'est la mère, je dis, qu'il me faut."

Dans Heinrich von Ofterdingen, Novalis rapporte un rêve qui, comme dit Bachelard, "va nous apporter de nouvelles raisons pour affirmer le substantialisme féminin de l'eau":

"Après avoir trempé ses mains et humecté ses lèvres dans un bassin rencontré en son rêve, Novalis est pris d'un "désir insurmontable de se baigner". Aucune vision ne l'y invite. C'est la substance même qu'il a touchée de ses mains et de ses lèvres qui l'appelle. Elle l'appelle matériellement, en vertu, semble-t-il, d'une participation magique. Le rêveur se déshabille et descend dans le bassin. Alors seulement les images viennent, elles sortent de la matière, elles naissent, comme d'un germe, d'une réalité sensuelle primitive, d'une ivresse qui ne sait pas encore se projeter: "De toutes parts surgissaient des images inconnues qui se fondaient, également, l'une dans l'autre, pour devenir des êtres visibles et entourer le rêveur, de sorte que chaque onde du délicieux élément se collait à lui étroitement ainsi qu'une douce poitrine. Il semblait que dans ce flot se fût dissous un groupe de charmantes filles qui, pour un instant, redevenaient des corps au contact du jeune homme."

Et Bachelard de commenter: "Page merveilleuse d'une imagination profondément matérialisée, où l'eau, en son volume, en sa masse, et non plus dans la simple féerie de ses reflets, apparaît comme de la jeune fille dissoute, comme une essence liquide de jeune fille, "eine Auflösung reizender Mädchen"...L'eau a pris la propriété de la substance féminine dissoute. Si vous voulez une eau immaculée, faites-y fondre des vierges. Si vous voulez les mers de la Mélanésie, faites-y fondre des négresses."

L'EAU ET LE SACRE

Comment s'étonner alors que dans le monde entier on regarde les eaux comme le séjour de dieux, de génies, de nymphes, de néréides, d'ondines, de sirènes! En Afrique Noire, les génies de l'eau figurent parmi les êtres les plus importants de l'autre monde, et on les retrouve dans les rites de possession. Aux Mamiwata, sortes de sirènes, les Bantous présentent des offrandes d'argent ou de nourriture, mais aussi des ustensiles utilitaires telles des machines à coudre...

Les Celtes ont accordé une particulière importance au culte des eaux et à la mythologie des sources et des rivières. Celles-ci étaient présentées comme des femmes: le mot matrona se retrouve aussi bien dans la Marne que dans la Moselle d'Alsace du Nord. Les lieux de culte étaient surtout fixés aux sources et aux confluent (par exemple à Coblenche, entre Rhin et Moselle; à Namur, entre Sambre et Meuse), et il n'est pas rare que des dragages mettent à jour toutes sortes d'offrandes. Les sources thermales ont été fortement investies par les Gallo-Romains: Aix-en-Provence (aix = aigues = aquae), Amélie-les-Bains, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Dax, Royat, Mont-Dore, Nérès, Vichy, Bourbon-l'Archambault, Bourbon-Lancy, Aix-les-Bains, Luxeuil, Aix-la-Chapelle, Wiesbaden, Badenweiler, etc. Beaucoup de ces lieux étaient liés à des divinités comme l'attestent les ex-votos. On y traitait par bains, boissons et inhalations.

Le sanctuaire des sources de la Seine a été un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés du centre de la Gaule. On y a découvert des centaines d'ex-votos en pierre sculptée ou en lamelles de bronze, en forme d'yeux, de seins ou d'organes sexuels. Au XVIIIe siècle encore, les habitants des environs y allaient en pèlerinage en cas de sécheresse, et ils aspergeaient le prêtre avec l'eau de la source.

Pour christianiser ces cultes anciens qui perduraient malgré les interdictions, l'Eglise dédia les sources à des saints. C'est dans la partie de la France demeurée la plus celtique, la Bretagne armoricaine, que les rites anciens de l'eau se sont le mieux conservés.

L'eau qui vient du ciel, d'en-haut, est tout naturellement perçue comme élément sacré, lié à la transcendance. En Inde ou dans le soufisme on compare volontiers Dieu à l'Océan, dont les créatures ne sont que les vagues ou les reflets de surface. Dieu n'est-il pas "Source" de toute chose? "Yahweh viendra à nous comme l'ondée, écrit le prophète Osée, comme la pluie tardive qui arrose la terre... Je serai comme la rosée pour Israël, dit le Seigneur." Mais Dieu en tant qu'il se communique, qu'il anime et vitalise, c'est l'Esprit, le Pneuma, le Vent, le Souffle, intimement associé à l'eau.

L'EAU ET L'ESPRIT

L'Esprit couve les eaux originelles en prélude à la création: il les domine et les féconde. L'eau devient facilement son image et son véhicule. Les deux sont d'une totale liberté et d'une totale transparence; doux ou impétueux, ils vont où ils veulent; rien ne les retient. Au musée de Calcutta, un bas-relief du IIe siècle montre le Bouddha bébé, mais déjà auréolé, qui reçoit d'un vase rituel une aspersion d'eau pour indiquer qu'il connaîtra l'illumination. Le Christ aussi est proclamé Fils de Dieu et reçoit l'effusion de l'Esprit au moment où Jean le baptise dans le Jourdain. L'eau vive dont parle l'évangile de Jean désigne évidemment l'Esprit. A Cana, le contenu des jarres est transformé en vin, qui en est un des symboles les plus forts. C'est au bord du puits de Jacob qu'il est dit à la Samaritaine, immédiatement après la mention de l'eau vive:

"L'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité...Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité."

Et Nicodème s'entend dire:

"En vérité, je te le dis, nul s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne pas que je t'aie dit: il faut que vous naissiez d'en-haut. Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va."

Dans la liturgie de la nuit de Pâques, le prêtre souffle sur l'eau en disant: "Que ce souffle bénisse cette eau...Que descende dans les profondeurs de cette fontaine la puissance du Saint-Esprit, et qu'elle féconde toute la substance de cette eau, lui transmettant le pouvoir de donner la vie nouvelle."

Dans le Cantique des créatures, François d'Assise allie intimement frère Vent et soeur Eau, "utile et humble, précieuse et chaste". Ce poème oscille constamment entre deux registres, celui de l'action qui va du dedans au dehors (c'est le cas du soleil, du vent, du feu), et celui de l'intimité, de la profondeur de l'être lui-même (avec l'eau, la terre, la lune et les étoiles). Dans son Chant des esprits au-dessus des eaux, Goethe reprend ce thème:

"Seele des Menschen, wie gleichst du dem Wasser,
Schicksal des Menschen, wie gleichst du dem Wind...
Wind ist der Welle lieblicher Buhler;
Wind mischt vom Grund aus schäumende Wogen."

L'EAU DESTRUCTRICE. L'EAU ET LA MORT

Si l'eau est puissance de vie, elle est aussi puissance de mort. La crue subite des oueds au moment des orages peut emporter la terre et les vivants: elle symbolise dans la Bible le malheur qui fond sur l'homme à l'improviste. Dans la bouche des prophètes, le débordement dévastateur des grands fleuves représente la puissance des empires qui vont submerger Israël infidèle. L'Euphrate, c'est l'Assyrie; le Nil, c'est l'Egypte. Jérémie reproche au peuple de ne plus considérer son Dieu comme source d'eau vive et de vouloir creuser ses propres citernes: mais celles-ci se lézardent et ne conservent pas l'eau. La malédiction divine se manifeste alors par la sécheresse, et le pays se mue en désert. Quant aux eaux de la mer, elles évoquent par leur agitation perpétuelle l'inquiétude démoniaque, et par leur amertume la désolation du séjour des morts.

Deux grands épisodes bibliques montrent l'eau porteuse de mort: d'une part le déluge, d'autre part l'engloutissement de l'armée du pharaon au passage de la Mer Rouge. A chaque fois, cependant, les eaux mortifères opèrent un tri: elles laissent subsister Noé le juste, et elles apportent vie et délivrance au peuple hébreu qui a traversé à pieds secs. Les prophètes ont reconnu en ces événements le type même des jugements salutaires de Dieu. Le Christ est le nouveau Noé qui descend dans les grandes eaux de la mort, mais les traverse avec cette arche des rescapés qu'est l'Eglise. Par le baptême, ceux-ci sont morts avec le Christ pour connaître en lui une nouvelle vie. Ils ont réalisé au plan du mystère (et pas seulement au plan psychologique) le passage du stirb und werde dont parle Goethe.

Bachelard a longuement analysé les relations de l'eau avec la mort. "Les eaux immobiles évoquent les morts parce que les eaux mortes sont des eaux dormantes...Les morts, tant qu'ils restent encore parmi nous, sont, pour notre inconscient, des dormeurs. Ils reposent...Le lac aux eaux dormantes est le symbole de ce sommeil total, de ce sommeil dont on ne veut pas se réveiller, de ce sommeil gardé par l'amour des vivants, bercé par les litanies du souvenir...L'eau est la matière de la mort belle et fidèle. L'eau seule peut dormir en gardant la beauté; l'eau seule peut mourir, immobile, en gardant ses reflets."

Mais le fleuve qui coule aussi évoque la mort. Celle-ci n'est-elle pas un voyage, une navigation, une traversée? Le cercueil n'est-il pas une barque? Partir, c'est toujours mourir un peu. Dans les plus anciennes représentations du séjour des morts on trouve le fleuve, le passeur et son bac. "Mourir, c'est vraiment partir, et l'on ne part bien, courageusement, nettement, qu'en suivant le fil de l'eau, le cou-

rant du large fleuve. Tous les fleuves rejoignent le Fleuve des morts. Il n'y a que cette mort qui soit fabuleuse. Il n'y a que ce départ qui soit une aventure. Si vraiment un mort, pour l'inconscient, c'est un absent, seul le navigateur de la mort est un mort dont on peut rêver indéfiniment. Il semble que son souvenir ait toujours un avenir... Bien différent sera le mort qui habite une nécropole. Pour celui-ci le tombeau est encore une demeure, une demeure que les vivants viennent pieusement visiter. Un tel mort n'est pas totalement absent... Des coutumes déjà rationalisées peuvent bien confier les morts à la tombe ou au bûcher, l'inconscient marqué par l'eau rêvera, par-delà la tombe, par-delà le bûcher, à un départ sur les flots. Après avoir traversé la terre, après avoir traversé le feu, l'âme arrive au bord de l'eau. L'imagination profonde, l'imagination matérielle veut que l'eau ait sa part dans la mort; elle a besoin de l'eau pour garder à la mort son sens de voyage... On ne devra pas s'étonner que l'eau soit pour tant d'âmes l'élément mélancolique par excellence, ... l'élément mélancolisant... Quand le coeur est triste, toute l'eau du monde se transforme en larmes... La peine de l'eau est infinie."

Bachelard fait un pas de plus: la mort est inhérente à la substance même de l'eau. Seule elle dissout complètement: la terre laisse de la poussière, le feu de la fumée et des cendres. L'eau, elle, ne laisse rien. Elle aide à mourir totalement. La goutte qui tombe dans l'océan est à jamais introuvable. En ce sens, l'eau peut devenir l'élément du désespoir absolu.

L'EAU PURIFICATRICE

Chargée de tous ces attributs, on ne s'étonnera pas de l'usage que pratiquement tous les cultes et toutes les religions et toutes les étiquettes profanes vont faire de l'eau comme instrument de purification. L'Islam, par exemple, insiste sur les ablutions rituelles auxquelles le fidèle doit procéder avant chacune des cinq prières quotidiennes, et les mosquées sont normalement équipées de fontaines à cet effet. Dans la Bible, un des rites élémentaires de l'hospitalité était de laver les pieds du visiteur. Le rituel lévitique, comme le rituel brahmanique, regorge de purifications par l'eau, surtout quand un prêtre entrait en fonctions: touchant le corps, elles devaient signifier la purification intérieure du coeur nécessaire pour approcher la sainteté de Dieu.

Bien entendu nous retrouvons ici le rite du baptême: passage par la mort pour accéder à une nouvelle vie, il est aussi présenté sur un plan certes moins profond comme une purification. Jean baptise dans le Jourdain, là où Naaman, envoyé

par le prophète Elie, a été guéri de la lèpre. Le baptême chrétien lave du péché en appliquant au néophyte la vertu rédemptrice du sang du Christ, comme il est dit dans l'Épître aux Hébreux et dans l'Apocalypse. La symbolique du baptême est éminemment complexe et chaque époque y mêle ses mythes. Nous avons tendance à nous placer sur un plan d'abord moral. Mais pour Cyrille de Jérusalem, la descente dans la piscine baptismale est une plongée dans les eaux de la mort infectées par le dragon de la mer, à l'image du Christ descendant dans le Jourdain pour briser le pouvoir du dragon qui selon Job y était caché...

En Egypte, les prêtres se lavaient dans un lac sacré avant l'aurore; puis il faisaient le tour du temple en versant de l'eau et en faisant brûler de l'encens. Les portes du sanctuaire étaient ouvertes au moment où se levait le soleil; la statue du dieu était alors déshabillée, lavée et à nouveau parée et tenue enfermée jusqu'au lendemain matin. Ce genre de bain sacré des statues de divinités féminines était connu aussi des Phéniciens, des Crétois et des Grecs.

Comme le dit encore Bachelard, l'eau apparaît à notre imagination comme la matière naturellement pure. La souillure de l'eau est de ce fait ressentie comme très grave. On peut charger l'eau de maléfices comme on peut la charger de bénédictions. Il ne faut pas trop rationaliser ces choses: la purification est autre chose que simple exigence de propreté et de nettoyage. Il suffit de quelques gouttes pour donner la pureté: l'aspersion est rituellement souvent plus significative que le lavage. "Asperge-moi avec l'hysope, et je serai pur; lave-moi, et je deviendrai plus blanc que neige", dit un verset du psaume 51 qu'autrefois on chantait avant la grand-messe (l'hysope étant une mousse qui servait d'aspersoir et était utilisée dans la purification des lépreux).

Et Bachelard, le maître du rationalisme, commente: "C'est parce que l'eau a une puissance intime qu'elle peut purifier l'être intime, qu'elle peut redonner à l'âme pécheresse la blancheur de la neige. Est lavé moralement celui qui est aspergé physiquement...L'eau pure et l'eau impure ne sont plus seulement pensées comme des substances, elles sont pensées comme des forces...La matière pure "rayonne" au sens physique du terme, elle rayonne de la pureté...Une goutte d'eau pure suffit à purifier un océan; une goutte d'eau impure suffit à souiller un univers...La pureté et la fraîcheur s'allient ainsi pour donner une allégresse spéciale que tous les amants de l'eau connaissent. L'union du sensible et du sensuel vient soutenir une valeur morale. Par bien des voies, la contemplation et l'expérience de l'eau nous conduisent à un idéal...L'âme pécheresse est déjà une eau mauvaise. L'acte liturgique qui purifie l'eau incline la substance humaine correspondante vers la purification...On voit donc apparaître...le besoin d'extirper le mal de

la nature entière, aussi bien le mal dans le coeur de l'homme que le mal dans le coeur des choses. La vie morale est donc, elle aussi, comme la vie de l'imagination, une vie cosmique. Le monde entier veut la rénovation. L'imagination matérielle dramatise le monde en profondeur. Elle trouve dans la profondeur des substances tous les symboles de la vie humaine intime."

Aux yeux des chrétiens d'Orient, qui ont une conception très réaliste des sacrements, l'eau est porteuse d'une puissance divine depuis que le Christ s'y est plongé à son baptême. Par son contact physique, il a sanctifié la matière première d'où tout a procédé. L'eau qui a englouti le monde mauvais au déluge et l'armée ennemie au passage de la Mer Rouge, devient, vivifiée par l'Esprit, la matière purificatrice et initiatique par excellence, destinée à ruisseler sur l'humanité et le cosmos entiers. La Théophanie (fête du baptême du Christ, le 6 janvier) et Pâques sont les deux sommets du cycle liturgique en Orient: les deux sont des fêtes de l'eau. Toute eau est bénite. Toute eau est sainte.

LES EAUX DE L'AME

"Pour rêver profondément, il faut rêver avec des matières", dit on ne peut plus justement Gaston Bachelard. L'eau, quand elle devient symbole, ne nous est plus extérieure. Elle nous parle du dedans. L'eau de la pluie, des sources, des fontaines, des rivières, des fleuves, de la mer renvoie toujours à une eau plus mystérieuse qui est intérieure.

"Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux
m'envahissent jusqu'à l'âme ...
Je suis entré dans un gouffre
et le flot me submerge" (psaume 69).

Le sage dont parle la Bible est semblable à un puits, à une source ou à un arbre planté au bord d'un fleuve. L'eau réside en son coeur. Ses paroles ont la puissance du torrent. Son désert intérieur se transforme en verger florissant. "La science du sage abonde comme une eau qui déborde, et son conseil est une source de vie", dit l' Ecclésiastique . Par contre, quand Dieu est loin, l'homme n'est qu'une terre aride et sans eau, vouée à la mort. D'où le cri du psaume 42:

"Comme gémit une biche après l'eau vive,
ainsi gémit mon âme, vers toi mon Dieu !"

Par delà les différentes traditions spirituelles (nous avons surtout évoqué celle qui nous est proche, la judéo-chrétienne), l'eau est porteuse d'un langage que tous les hommes

peuvent comprendre d'emblée. Certes chaque langue et chaque culture et chaque époque exprime les choses et façonne les sensibilités autrement; mais il est un fond qu'avec Jung nous pouvons appeler archétypique, celui qui nous fournit les images les plus intimes et les plus universelles, les poissons des grandes profondeurs, qui sont aussi des forces extraordinairement puissantes. Le symbole, c'est ce qui unit, ce qui ajuste l'une sur l'autre, ce qui marie des réalités d'ordre différent, les unes physiques, les autres psychiques, les autres encore spirituelles. Une goutte d'eau peut conduire à l'expérience de Dieu.

Dans la rivière ou le fleuve nous voyons le flux de notre l'existence, l'écoulement de notre temps intérieur; comme eux nous naissons, nous grandissons, et un jour nous irons nous jeter dans l'océan sans limites. Les fonds de mer ou de lacs, les cours d'eau souterrains, la nappe phréatique, sont autant d'images de notre vie inconsciente, de ses courants et de ses énergies. Les eaux domestiquées par des barrages ou des digues évoquent davantage nos structures conscientes dont nous savons qu'elles risquent toujours la rupture. Nous passons par des phases de sécheresse et d'inondation, de crue et de décrue, de flux et de reflux. Il est des âmes calmes comme des lacs, primesautières comme des torrents de montagne, paresseuses comme des rivières de plaine, des âmes orageuses, transparentes ou troubles, claires ou encrassées, animées ou stagnantes, violentes ou douces, suaves ou amères. Les âmes sont comme les eaux.

François d'Assise qualifie l'eau de "précieuse", un adjectif que par ailleurs il n'emploie qu'à propos des matières, des objets et des lieux qui servent à la célébration des saints mystères. L'eau est "précieuse" à ses yeux, parce qu'elle est susceptible d'exprimer le sacré.

Chez François, l'eau est "soeur", elle est femme. Elle symbolise cette part féminine qu'il sent si fort en lui-même, ce principe que Jung a appelé l'anima. De l'union du Vent-Souffle mâle et de l'Eau féminine résulte une nouvelle vie, une nouvelle naissance: la naissance de l'Enfant divin en l'homme, l'émergence de l'être nouveau selon l'Esprit.

Il est redoutable de toucher ainsi aux grands archétypes. Novalis l'a bien senti quand il écrit dans Die Lehrlinge zu Sais :

"Nur Dichter sollten mit dem Flüssigen umgehen,
und von ihm der glühenden Jugend erzählen dürfen.
Die Werkstätten wären Tempel,
und mit neuer Liebe wurden die Menschen ihre Flamme und ihre Flüsse verehren."

"Les poètes seuls devraient avoir le droit de s'occuper des liquides et d'en parler à une jeunesse de feu.

Les ateliers deviendraient alors des temples,
et c'est avec un nouvel amour que les hommes vénéreraient
leurs feux et leurs fleuves."

"Darum lockt auch die Kinder nichts mehr als Feuer und
Wasser
und jeder Strom verspricht ihnen in die bunte Ferne,
in schönere Gegenden sie zu führen."

"Rien n'attire autant les enfants que le feu et l'eau,
et chaque courant leur promet de les conduire vers un
lointain plein d'attraits,
vers des pays plus beaux."

"Es ist nicht bloss Widerschein, dass der Himmel im Wasser
liegt,
es ist eine zarte Befreundung,
ein Zeichen der Nachbarschaft."

"Quand on voit le ciel dans l'eau,
ce n'est pas seulement une question de reflet.
Cela révèle une douce amitié, une intime affinité."

Oui, pour traiter de l'eau, il vaudrait mieux laisser la
parole aux enfants et aux poètes.

Pierre ERNY

Professeur
Université des Sciences Humaines de Strasbourg

LE SENS DE LA VIE

AUX DIFFERENTS AGES

DANS LA TRADITION DE L'INDE



On dit souvent que l'homme moderne ne sait plus donner sens à sa vie. La tradition indienne véhicule des choses fort éclairantes à ce sujet.

L'Inde a toujours affectionné une pensée très systématique où chaque élément est à sa place et où les relations entre ceux-ci sont clairement définies, au sein d'un système cohérent. Nous trouvons dans la tradition indienne deux types de réflexions qui concernent notre sujet:

- La première porte sur les âges de la vie, sur la situation sociale et psychologique de l'être aux grandes étapes de son existence, et sur ses obligations envers lui-même et les autres.

- La seconde porte sur les buts de la vie, sur ce qui lui donne sens et valeur, sur ce qui fait que nous sommes attachés à l'existence et que nous y prenons goût.

Il se trouve qu'entre ces deux thématiques il y a de fort étroites relations, car précisément le but ou le sens de la vie n'est pas perçu de la même façon aux différents âges.

Toute cette réflexion est dominée par le nombre quatre. C'est lui qui régit la vie de l'univers ainsi que la vie individuelle et collective de l'homme. Toute chose apparaît sous quatre aspects:

- Il y a quatre âges de l'humanité, correspondant aux âges d'or, d'argent, d'airain et de fer de l'Antiquité gréco-romaine.
- Il y a quatre saisons: printemps, été, automne, hiver.
- Il y a quatre moments du jour: matin, midi, soir, nuit.
- Il y a quatre races humaines, correspondant à quatre étapes de la genèse de l'humanité: les races blanche, rouge, jaune et noire.
- Il y a quatre grandes fonctions sociales:
 - + la fonction sacerdotale, intellectuelle et idéologique (celle des Brahmanes , les prêtres);
 - + la fonction politique et guerrière (celle des Kshatriya ou princes);
 - + la fonction agricole, financière et marchande (celle des Vaishiya , des paysans et commerçants);
 - + la fonction ouvrière et artisanale (celle des Shudra).
 Ces fonctions doivent être équilibrées, sinon on tombe dans une des quatre formes possibles de tyrannie:
 - + la tyrannie exercée par le clergé (le cléricisme);
 - + la tyrannie exercée par les aristocrates ou l'armée;
 - + la tyrannie exercée par les puissances d'argent;
 - + la "dictature du prolétariat".
- Il y a quatre âges de la vie: l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, qui sont en rapport avec les âges du monde, les moments du jour, les races apparues successivement et les fonctions sociales.
- Il y a enfin quatre choses qui donnent à notre vie un sens, un but, une orientation, une signification, une valeur, quatre choses qui nous attachent à la vie, nous la font goûter, font qu'à nos yeux elle mérite d'être vécue, nous donnent du ressort, nous font agir et avancer, et nous conduisent, chacune, à une certaine forme de réalisation, d'accomplissement de nous-mêmes:
 - + on peut vivre pour le devoir, pour accomplir ce que l'on doit faire,
 - + on peut vivre pour le plaisir,
 - + on peut vivre pour la réussite sociale,
 - + on peut vivre pour parvenir à la libération ultime.

Dharma , le devoir, conduit l'homme à la réalisation de lui-même sur le plan moral : il s'agit d'accomplir ce qu'exige de nous la famille, la caste, la société, la religion, et surtout notre propre être, notre propre vocation.

Kama , le plaisir, conduit à l'accomplissement de soi sur le plan sensuel : toutes les formes de plaisir sont concernées, ceux des yeux, de l'oreille, de la bouche, de la peau, mais on affirme très clairement que le plaisir culmine dans la sexualité.

Artha , littéralement "les moyens", la réussite dans sa profession, sa vie familiale, en affaires, en politique, la recherche de la richesse, du prestige, de la gloire présente et future, de l'autorité, du pouvoir, conduit à la réalisation de soi sur le plan social : l'homme, normalement, fonde une famille, met des enfants au monde et se libère ainsi de sa dette à l'égard des ancêtres, parvient à se procurer les "moyens" nécessaires pour les nourrir, les élever, leur procurer confort et considération sociale, réalise une oeuvre lui permettant de laisser des traces de son passage: sur ce plan des "moyens", l'être humain est insatiable.

Moksha ,la "libération", la "délivrance", conduit à la réalisation de soi sur le plan spirituel , par le détachement de toute chose contingente, l'attachement à l'Absolu et l'identification au Divin.

Ces quêtes du devoir, du plaisir, de la réussite et de la délivrance doivent bien entendu être présentes tout au long de la vie, aller de pair et s'équilibrer mutuellement. Quelqu'un qui ne vivrait que pour le devoir, ou le plaisir, ou la réussite, ou la libération, n'aurait pas une existence complète et épanouie, mais déséquilibrée et unilatérale; il n'arriverait pas à un accomplissement complet et harmonieux de soi. Cependant, pour des raisons de tempérament, d'éducation, de situation, de vocation, chacun sera porté à mettre davantage l'accent sur un de ces buts: tous sont légitimes, voire nécessaires, et il appartient à tout individu de sentir ce vers quoi il est davantage porté, enclin, appelé. La fonction dans laquelle la naissance nous place joue un grand rôle:

- Un prince, un gouvernant, un soldat, du fait de leurs obligations et responsabilités très lourdes, sont davantage liés par le devoir.

- Un commerçant est mal parti s'il ne cherche pas la réussite en affaires.

- Le prêtre est normalement l'homme du détachement et des valeurs spirituelles.

- A l'ouvrier et à l'artisan, qui sont au bas de l'échelle sociale, on consent des plaisirs interdits aux autres par

une sorte de compensation, espérant qu'ainsi ils n'auront pas envie de gravir l'échelle sociale.

Mais ces accentuations sont également liées aux différents âges de la vie:

- L'enfance est l'âge par excellence des apprentissages, des dressages, de l'éducation, de l'imprégnation par la loi, les règles sociales et morales; à l'enfant il convient d'apprendre ce qu'il doit faire pour être un bon citoyen, un bon membre de la famille, pour devenir au mieux ce que par sa situation concrète il est appelé à être, pour acquérir les vertus attachées à son état, à sa profession et à son milieu. Car les qualités qu'on attend d'un roi ne sont pas les mêmes que celles qu'on attend d'un prêtre, d'un commerçant ou d'un artisan.

- La jeunesse est marquée par la découverte du plaisir; la sensualité s'éveille; la jouissance sexuelle et érotique bouleverse l'être et atteint un maximum d'intensité. Autant les règles morales sont relatives aux situations sociales dans leur diversité, autant la jouissance tend vers un paroxysme, et sous sa forme génitale vers une sorte d'extase, d'absolu. Cette quête, certes, sera toujours décevante en ses retombées; pourtant le sentiment s'éveille en l'être qu'il doit exister un Bonheur total et sans partage.

- L'âge mûr est celui où, grâce à la réussite dans une profession, on acquiert les biens matériels nécessaires à la survie, au confort et à l'honneur d'une famille. On aime jouer un rôle, exercer une influence, s'assurer une vie "pleine", occuper sa place, être loué pour ses mérites.

- Enfin, la vieillesse est l'âge où, normalement, après avoir intériorisé les lois morales, goûté au plaisir, assuré la vie des siens, on prend conscience que tout cela est de l'ordre du fini, du contingent, du changeant, de l'éphémère, du caduc, du provisoire, donc du décevant. Tout passe, tout casse, tout lasse, et on consacre beaucoup de temps, d'attention et d'efforts à des choses qui nous engluent et nous rendent prisonniers. Le sentiment naît que l'Essentiel doit être ailleurs, et que l'heure est peut-être venue de se détacher, de se libérer, de se tourner vers ce qui est de l'ordre de l'Absolu, de l'Immuable, du Plénier, de l'Eternel.

Ces quatre buts ou sens de la vie peuvent être regroupés de différentes manières. Retenons-en deux:

1. On peut mettre ensemble le devoir, le plaisir et la réussite, car ces trois nous attachent aux choses, alors que moksha nous en détache. L'homme est bâti sur une contra-

diction, un conflit qu'il faut envisager le plus réaliste-ment possible: pour se réaliser, il a besoin de s'attacher; mais cet attachement constitue l'obstacle majeur à son accomplissement ultime qui est d'ordre spirituel. En Inde on dit très justement qu'il est inutile de vouloir se libérer et se détacher si auparavant on ne s'est pas d'abord attaché. Ce n'est qu'une fois qu'on a pleinement fait l'expérience des choses d'ici-bas, en particulier de la joie que procurent les liens familiaux et sociaux, que l'on est en mesure d'en percevoir les limites et les impasses, et ainsi de s'éveiller à la perception de ce qui est sans limites, sans ombre, sans restriction, sans arrière-goût amer, sans déception. Car le détachement n'a pas valeur en soi, mais seulement dans la mesure où il enlève les obstacles et les freins au bonheur plénier.

Celui qui sur le plan affectif, ou sexuel, ou social, ou économique reste inachevé ou frustré quelque part, ne peut progresser. Ces manques engendrent des retombées de l'élan qui devrait pousser en avant. L'âme se noue, et ces noeuds psychiques inhibent, voire empêchent l'évolution. En termes psychanalytiques on parlerait de complexes, de refoulements, de régressions, de blocages. L'homme a besoin de vivre et d'accomplir les exigences de sa nature pas à pas; alors seulement il peut aller plus loin.

Le livre de H. Zimmer, Les philosophies de l'Inde, est structuré selon un plan de ce type. Il traite d'une part des philosophies du succès, du plaisir et du devoir, et d'autre part des philosophies de la Délivrance, qui forment évidemment l'apport le plus spécifique de l'Inde: le Védanta, la Bakhti, le bouddhisme, le jainisme, le tantrisme, etc, avec leurs prolongements pratiques que sont les différents yogas.

2. Mais on peut aussi regrouper, d'une part devoir et réussite, et d'autre part plaisir et libération. Cela nous introduit à une vue plus subtile et plus profonde des choses.

Devoir et réussite vont ensemble: normalement l'éducation, les règles morales, la vertu, le développement de qualités humaines, la maîtrise de soi et des techniques d'un métier conduisent à une bonne insertion sociale et au succès dans ce que l'on entreprend. Ce sont des valeurs qui attachent au monde, qui exaltent le sens du groupe, de la famille, de la caste, de la nation, qui renforcent les tendances à la cohésion sociale. Mais elles constituent de sérieux obstacles à la libération personnelle si elles ne sont pas surmontées, dépassées, transcendées.

La recherche du plaisir et la recherche de la libération sont d'une autre nature et d'un autre ordre. Elles conduisent à des "folies", à faire sauter les conformismes, à remettre en cause les structures et les contraintes. Quand par exemple on est passionnément amoureux, n'est-on pas facilement conduit à des actes perçus comme antisociaux, dissolvants, destructeurs des liens normaux, opposés aux règles habituelles? La recherche du plaisir est individuelle et peut faire fi des exigences sociales. Elle conduit à des libertés que la société, soucieuse d'ordre, réproouve.

Or, la recherche de moksha , la Délivrance, se situe dans la ligne de kama , la recherche du plaisir, et non de l'accomplissement du devoir. Cela peut choquer, mais il y a là sans doute une profonde vérité.

C'est parce que l'on a goûté un plaisir limité dans le temps et l'intensité, en particulier au travers de l'expérience érotique et amoureuse, que naît le désir de connaître un jour un plaisir absolu, sans limites, qui ne peut être atteint que dans l'expérience mystique. La vie érotique est ce qui est humainement le plus proche de l'extase. C'est parce que l'on a fait l'expérience de l'union amoureuse avec un homme ou une femme que l'on peut s'éveiller à ce que représente dans son absolue nudité l'union amoureuse avec Dieu. Les mystiques sont des érotiques, mais qui vont jusqu'au bout de leur quête, qui ne s'arrêtent pas à mi-chemin, et pour qui l'expérience d'un plaisir limité n'est qu'un tremplin, un moyen d'éveil dans la recherche d'un plaisir illimité, infini, divin. Une fois qu'ils ont perçu ce qui est véritablement en jeu, ils accepteront les ascèses les plus dures, les plus radicales.

Ainsi la recherche de moksha , qui ne peut être que purement personnelle et qui pousse à se défaire de tout ce qui retient et entrave, conduit-elle à dissoudre les liens familiaux et sociaux, à sortir du système, à courir une aventure intérieure dans laquelle personne ne peut vous suivre, à s'opposer donc aux tendances cohésives et constructives représentées par dharma et artha . Mais avant de se lancer dans l'Absolu, il faut s'exercer dans le relatif, et kama représente alors un domaine de choix.

Voilà le cadre général dans lequel se situent la tradition indienne et ses théories relatives aux âges et aux sens de la vie. Il révèle une conception très intégrée de l'existence. Le but ultime, c'est la réalisation de soi au plan spirituel. Mais on ne peut s'y attaquer d'emblée. Qui est mou dans la recherche des choses de la vie risque fort d'être mou aussi dans sa quête mystique. Qui est indifférent au travail, à la richesse, au plaisir, au pouvoir, au savoir, à l'amour, où trouvera-t-il l'énergie qu'il faut pour s'engager dans les voies abruptes qui conduisent à l'union à Dieu ? L'exemple des grands mystiques chrétiens, François d'Assise, Thérèse d'Avila, est là pour montrer que l'ardeur dans les choses du monde est un bon présage pour l'ardeur que l'on mettra à chercher Dieu. Saint Jean dit cela à sa façon: "Comment peux-tu dire que tu aimes Dieu que tu ne vois pas si tu n'aimes pas ton frère que tu vois." Le corollaire en est: exerce-toi à aimer ton frère que tu vois; c'est le meilleur moyen pour arriver à aimer Dieu que tu ne vois pas." Il faut s'entraîner dans ce qui est à notre portée avant de faire le saut, quand les choses sont mûres, dans la recherche de l'Infini. Kama, le plaisir, y compris dans ce qu'il a de physique et de sensuel, est non seulement important pour un bon équilibre corporel et mental, mais permet aussi d'entrevoir ce qu'est la béatitude divine et y prépare. L'union des corps et des âmes est image et préfiguration de l'union avec Dieu. C'est aussi le grand thème développé par le Cantique des cantiques au coeur de la Bible.

Voici ce qu'écrit à ce sujet le grand indianiste Alain Daniélou:

"L'homme qui s'astreint (prématurément) à la chasteté, qui craint le spectacle de l'amour, le condamne et l'entrave, ne pourra jamais se libérer de la prison des sens et tisse autour de lui une toile d'obscures frustrations qui l'empêchera de réaliser son destin transcendant.

"Par contre, l'homme qui a goûté aux plaisirs des sens sous toutes leurs formes peut s'en détourner peu à peu, parce qu'il trouve dans l'union divine des voluptés plus grandes. Il ne s'agit pas là d'un renoncement, mais d'une libération.

"Dans sa découverte du Divin, l'homme réalisé se désintéresse peu à peu des choses terrestres, des vertus, des honneurs, des vices, des plaisirs. Il ne craint pas le spectacle des vertus ni celui des voluptés des autres. Il regarde l'amour des hommes comme il respire le parfum des fleurs et écoute le chant des oiseaux, conscient de l'harmonie de l'illusion divine qu'est le monde, à laquelle on peut seulement préférer la réalité du Divin.

"Le devoir, la vertu étant la réalisation la plus éloignée

de la libération est en fait le plus grand obstacle à celle-ci. ..C'est le renoncement aux vertus et non aux vices...que conseille la Bhagavad-Gita à celui qui cherche Dieu."

L'obstacle le plus subtil à la réalisation de soi au plan spirituel, c'est une religion extérieure, ritualiste, moraliste, une religion des refoulements, de la peur et de la faute, qui prétend conduire vers Dieu alors qu'elle bloque et inhibe. Le conformisme, l'attachement aux conventions, le puritanisme, le légalisme, la piété aveugle, l'acceptation passive de règles imposées par d'autres, peuvent être autant d'obstacles infranchissables. Moksha est une entreprise purement personnelle dans laquelle les autres ne peuvent intervenir et qu'ils n'ont aucun droit de juger. Il faut accomplir son destin particulier, même s'il paraît aberrant. Un proverbe indien ne dit-il pas: "L'homme doit se sacrifier à sa famille, sacrifier sa famille à sa caste, sacrifier sa caste à son pays, sacrifier son pays au monde, et sacrifier le monde à lui-même."

DE LA VIEILLESSE

Etant le dernier âge de la vie, celui auquel les autres aboutissent, on comprendra que normalement la vieillesse revêt une importance particulière. Il y a un lien intime entre vieillesse et recherche de la libération. Vieillir, dans la logique des choses, devrait conduire à se détacher petit à petit: l'enfance, c'est la période où le corps se construit, la vieillesse celle où il se déconstruit; durant l'enfance, une âme venue du monde invisible s'enracine, s'incarne progressivement, durant la vieillesse, cette âme se dégage, se libère, se désincarne pour retourner là d'où elle vient. Toute vie a son printemps, son été, son automne et son hiver, son matin, son midi, son soir et sa nuit.

Vient alors le troisième stade appelé dans les textes anciens vana-prastha , "la retraite dans la forêt": on sent venir l'âge, les enfants ont grandi, ils se marient et s'établissent. Le couple parental peut alors prendre du recul. Voici ce que dit la Loi de Manou, un des textes normatifs les plus importants:

"Quand le maître de maison remarque des rides sur son front et voit ses cheveux devenir grisonnants, lorsque son fils a un fils, il doit se retirer dans la forêt. Il renonce à tout ce qu'il possède et à se nourrir du travail des champs. Il laisse sa femme sous la garde de ses fils, ou la prend avec lui, et part pour la forêt. Là il doit s'employer à l'étude, être maître de lui, être bienveillant envers toutes les

créatures, méditer, être charitable, ne pas accepter de présents, être bon pour tous. Il ne doit pas rechercher le confort. Il lui faut observer la continence, dormir sur la terre nue et vivre sous un arbre sans considérer que l'endroit lui appartient."

Ces règles sont évidemment très théoriques. Elles s'appliquent surtout aux brahmanes. Pourtant il y a là une sorte d'idéal auquel beaucoup d'Hindous tiennent jusqu'à nos jours. Comme aujourd'hui les forêts sont rares et éloignées, on se retire, quand on peut se le permettre, dans une petite maison en bordure des villes pour se livrer à l'étude, à la réflexion, aux lectures, aux discussions, aux visites à la famille et aux amis, à quelques activités au dehors. Les liens avec la famille sont maintenus, mais en y introduisant une certaine distance. C'est l'âge où, entre mari et femme, peut s'établir une véritable intimité. Mais le but de cet état d'"ermite" relatif est évidemment d'apprendre petit à petit à prendre du recul et à se détacher.

Vient enfin la quatrième étape idéale de la vie, celle du renoncement total ou sannyâsa. Après quelques années passées dans la retraite, la réflexion et l'étude, l'homme peut sentir le moment venu de couper avec tout, de partir, seul, à pied, mendiant sa nourriture, allant de lieu saint en lieu saint, passant la nuit dans des temples ou des maisons en ruine, s'entretenant avec ses compagnons de route de philosophie ou de spiritualité, communiquant son savoir aux jeunes et aux moins jeunes qui s'adressent à lui. Il ne possède en propre que son bâton, son pagne et sa sébile. Il ne parle à personne de son passé, de sa famille, de sa caste ou de son métier, et personne n'a le droit de lui poser de question à ce sujet. Tout cela est derrière lui, définitivement, sans retour. La vieille épouse peut elle aussi prendre la robe orange et le bâton du sanyâssi. Mais plus souvent elle retournera auprès de ses enfants.

Des voies différentes peuvent s'ouvrir devant le renonçant, prenant parfois l'allure de véritables ordres religieux avec leurs règles, leurs pratiques, leur spiritualité. Mais selon les çastra, les traditions canoniques, le sanyâssi est d'abord un solitaire. Une fois initié, il doit être laissé à lui-même, errant d'un endroit à l'autre, sans toit, sans foyer, sans refuge, seul dans le vaste monde, avec Dieu, l'Absolument Seul. Il lui est interdit de trop s'attarder en un lieu, de peur qu'il n'y laisse prendre son coeur au filet de nouveaux liens. Il veillera à ne pas recevoir l'aumône toujours des mêmes mains, par peur de s'attacher. Ou il habitera quelque grotte au fond de quelque forêt, se vouant parfois à un silence perpétuel. Voici encore un texte tiré des traités de lois

attribués à Manou:

"Qu'il n'ait nul désir de mort,
 qu'il n'ait nul désir de vie,
 qu'il ne soit pas en attente du temps
 comme l'est de son salaire le mercenaire.
 Que son chemin soit purifié par son oeil,
 son breuvage par un filtre,
 sa parole par la vérité,
 sa conduite par la raison.
 Qu'il endure les paroles méchantes
 et qu'il n'insulte personne.
 Qu'il ne retourne pas colère pour colère,
 qu'il bénisse quand il est maudit.
 Que nul mensonge ne sorte de ses lèvres,
 qu'il n'ait ni foyer ni maison.
 Qu'il aille au village en quête de son riz,
 indifférent et résolu, silencieux et recueilli.
 Que dans le Soi il prenne sa joie, loin du désir,
 loin des objets de plaisir.
 Avec lui-même comme seul compagnon,
 qu'il erre dans le monde, tendu vers la joie suprême."

Un autre texte encore sur le détachement
 (Tirukkural):

"Ne rien avoir du tout est la loi de l'ascèse.
 Posséder, ne serait-ce qu'une chose, ramène le vertige.
 Qui coupe l'orgueil de dire "je" et "moi"
 entrera dans un monde plus élevé que les dieux.
 Qui renonce à tout obtient la délivrance.
 Les autres, gagnés par le vertige, se laissent prendre au
 filet.
 Désire le désir de Celui qui est sans désir.
 Pour tuer le désir, désire ce désir."

Krishnamurti fit un jour grande impres-
 sion en érigeant l'insécurité en valeur suprême. Le renon-
 çant, disait-il, qui revêt la robe de sanyâssi est assuré
 de sa subsistance et de la considération de tous. Ne de-
 vrait-il pas aller sans rien qui le distinguât à la
 sympathie religieuse ou simplement humaine, les reins ceints
 comme le plus pauvre des pauvres, si minable que les portes
 se ferment quand il demande un coin pour s'étendre ? Alors
 seulement, concluait le philosophe, on pourrait parler de
 total renoncement. C'est ce que font certains.

Comme chez les Pères du désert d'Egypte,
 ces ancêtres du monachisme chrétien, on raconte sur les
 routes de l'Inde toutes sortes d'histoires merveilleuses où
 l'on voit la Providence intervenir en faveur de ceux qui se

confient totalement en elle. Mais même un renonçant peut, parfois inconsciemment, se ménager toutes sortes de portes de sortie.

Cet idéal a été vécu très concrètement dans l'Orient chrétien par les "fous en Christ" et en Occident par des saints tout à fait reconnus comme Alexis le Romain, Robert d'Arbrissel ou Benoît-Joseph Labre. Mais ici il s'agit de styles de vie marginaux, mal acceptés. En Inde, ils sont proposés en idéal et font encore aujourd'hui partie de la vie normale. Il est vrai que ces choses se vivent plus facilement en pays chaud qu'en pays froid...Des moines chrétiens comme Henri Le Saux ont trouvé en Inde un climat favorable à leur vocation.

Si dès sa jeunesse quelqu'un se sent appelé à l'errance, on lui recommande de parcourir rapidement les trois stades préliminaires. Il n'est pas bon de quitter le monde avant de le connaître et de s'être acquitté de ses dettes. On ne peut pas renoncer à ce que l'on n'a pas.

Certes, la plupart des hommes n'atteindront jamais la quatrième, et pas même la troisième étape, tant l'attachement aux choses est fort. Peu importe. Il n'y a aucune nécessité ni aucune obligation à parcourir tout le cycle. Il appartient à chacun de se connaître, de scruter sa nature et de savoir ce qui est bon pour lui et favorable à sa réalisation. On s'interdit de porter tout jugement. De même, on n'exerce aucune pression sociale extérieure pour inciter quelqu'un au renoncement. Au contraire, les épouses et les enfants feront tout pour retenir l'homme qui veut tenter la grande aventure. Il lui faut partir à la dérobée, à l'insu de tous.

Le parcours des quatre étapes n'a donc rien d'une obligation. Il n'est pas indispensable pour parvenir à la perfection intérieure et à la délivrance ultime. Il s'agit là d'une sorte de schéma idéal qu'il appartient à chacun d'accommoder à sa manière, selon ses besoins. Comme dit Alain Daniélou, ces stades sont simplement le "climat naturel" des divers âges de l'homme.

SE LIBERER DE QUOI ?

Mais quelle est cette libération à laquelle la tradition indienne convie avec tant d'insistance ? De quoi l'homme est-il prisonnier ?

L'être humain est le jouet d'une multitude de mécanismes cosmiques et psychologiques qu'il n'arrive pas à dominer. Il est enserré dans des limites et des contingences dont l'expression majeure est la souffrance et la mort. L'Inde est particulièrement sensible à l'enfermement dans le cycle des actions et de leurs conséquences, des causes et de leurs effets, ce que l'on appelle la loi du karma. Et la transmigration des âmes qui en découle n'est à ses yeux que la forme la plus absolue d'enfermement, puisqu'on ne peut même pas attendre de la mort une quelconque sortie.

Les tenants de la réincarnation en nos pays aujourd'hui, qui, à la suite des théosophes du siècle dernier, ont souvent repris cette idée de l'Inde, l'ont aussi complètement réinterprétée. Ils en font une pensée optimiste et consolante, qui permet de comprendre notre destin présent et d'espérer un perfectionnement sans fin de vie en vie. Aux yeux de l'Inde traditionnelle, la tonalité est tout autre, foncièrement pessimiste. La réincarnation est le symbole même de notre enfermement, de notre état de prisonniers. Nous aspirons à un état de bonheur absolu et définitif, et nous voilà ramenés sans cesse dans les contingences et les misères de ce monde illusoire.

Se libérer, c'est d'abord sortir du flot, du flux des existences (samsara), c'est briser l'enchaînement infernal des causes et des effets, c'est sortir de la ronde des migrations, c'est enfin pouvoir prendre la tangente. Mais cela n'est que l'aspect négatif des choses. Le côté positif, c'est la recherche du bonheur, et d'un bonheur sans ombre, d'une joie totale et inaltérable.

L'idée d'un tel état paroxystique nous vient de l'expérience amoureuse. C'est l'union la plus intense possible avec un autre être qui nous permet de goûter un tel bonheur. L'idée germe alors qu'en s'unissant à l'Etre absolu, transcendant, sans limites, on doit aussi pouvoir faire l'expérience d'une béatitude absolue et sans limites.

Pour cela il faut, négativement, quitter les cycles, les rythmes, les enchaînements du monde d'ici-bas, de la nature, du cosmos, régi par les dieux et les autres puissances invisibles. Il faut positivement s'attacher à l'Être divin seul. Ce combat contre ses propres limites et pesanteurs, doublé d'un combat contre des Intellects supérieures qui veulent le tenir sous leur coupe, l'homme le mène seul. Il lui faut s'élever au-dessus de toute connaissance extérieure, de toute croyance, de toute règle. La grande Délivrance est expérience pure. "Renonçant à toute religion, prends refuge en Moi seul", dit le Dieu de la Bhagavad-Gita .

Le message majeur de l'hindouisme classique, c'est que tout ce qui relève du monde extérieur est illusion, maya , et n'a pas de véritable consistance. Il n'y a qu'une seule Réalité, c'est Brahman, Dieu. Dans le fond, nous sommes déjà Dieu, nous avons toujours été Dieu. Mais nous ne le savons pas, nous n'en avons pas conscience, nous ne le réalisons pas. Nous vivons hors de notre véritable nature, hors de la réalité, dans l'illusion. Dieu, c'est l'Océan, les êtres du monde sont les vagues, l'écume et les reflets de lumière qui se forment à la surface de l'Océan. Les Oupanishads disent à l'homme: "Tu es Cela", tu es Dieu comme la goutte est l'océan, comme la feuille est l'arbre. Le jour où nous prenons conscience de cela, non intellectuellement ou discursivement, mais par expérience au plus intime de soi, nous sommes libérés. L'homme alors réalise qu'il s'identifie avec Dieu, que tout est Un.

Pour arriver à ce résultat, les voies sont multiples. Les uns préféreront celle de la connaissance, les autres celle de l'action ou des rites. D'autres encore se livreront aux disciplines du yoga . Les derniers enfin brûleront d'amour et de dévotion pour des incarnations ou des symboles divins. Ce dernier chemin est considéré comme le plus facile: la démarche y est d'union, au sens amoureux du terme, et pas seulement de prise de conscience d'une unité ou d'une identité.

PERSPECTIVES

Voilà donc, très rapidement esquissée, la pensée indienne à propos de ce qui peut donner sens à notre vie. L'exigence de libération s'adresse à tout homme. Mais il n'est pas forcément dans les conditions psychologiques adéquates pour l'entendre. Durant l'enfance, durant la jeunesse, durant l'âge mûr nous sommes pour la plupart mûs par la soif de conquérir le monde, de nous attacher à une multitude d'objets, d'idées, de projets. Tout nous attire, tout nous paraît possible, nous avons le sentiment que toutes les limites peuvent un jour être franchies. En un sens, il est bon qu'il en soit ainsi. C'est avec l'âge que nous prenons conscience peu à peu du caractère illusoire de beaucoup de nos projections en avant et de nos liens.

Carl Gustav Jung a montré, à partir de son expérience de psychothérapeute, que la quarantaine représentait dans beaucoup d'existences un tournant décisif. Avant on se disperse en de multiples directions, après on devient sensible à ce qui unifie; avant on s'attache avec frénésie, après on prend tout spontanément des distances; avant on est résolument tourné vers le monde, après on s'éveille à ce qui est par delà. Cette évolution psychologique est chez les uns plus rapide, chez les autres plus lente. Mais à un moment donné on change d'optique. La profession est acquise. Les apprentissages nouveaux se font difficiles. Les enfants grandissent, puis partent. Le corps commence par ne plus suivre comme avant, les forces se retirent, la vitalité diminue et la nécessité d'y aller plus doucement se fait sentir. Le centre de gravité de la vie intime alors se déplace, et on devient attentif à d'autres sollicitations. Devant la précarité croissante de l'existence on cherche des repères et des points d'appui ailleurs.

La tradition indienne a su systématiser des éléments d'expérience et de pensée présents partout, mais sous forme diffuse. Elle a su allier un total réalisme à un idéalisme extrême. Elle analyse l'homme tel qu'il est, et invite à l'accepter, jusque dans ses contradictions, en connaissance de cause, afin de pouvoir utiliser au mieux les potentialités qu'il porte en lui. Puis elle lui présente un idéal absolu, et des voies pour l'atteindre sur la base d'un retournement total, d'une inversion de toutes les valeurs.

Une chose est sûre: celui qui sait installer dans sa vie, petit à petit, l'optique de la Libération, n'aura plus peur de la mort. Celle-ci, qui est le symbole même de notre condition malheureuse, de nos limites et de nos impuissances, peut être retournée de l'intérieur com-

me un gant et devenir le moment crucial de notre délivrance. Certes, dans la pensée indienne, la mort n'est pas automatiquement libération. Celui qui n'est pas prêt, qui n'a pas déjà coupé les chaînes, qui n'a pas opéré les prises de conscience nécessaires, retourne à la vie terrestre et recommence un nouveau cycle.

Le réalisme indien nous invite à accepter les choses telles qu'elles sont, à accepter les règles qui rendent viable la vie en société, à accepter le plaisir attaché aux grandes fonctions vitales et expériences relationnelles, à accepter les exigences de la vie dans le monde, mais à accepter aussi notre déclin, notre progressive désincarnation et notre mort. Car tout cela a un sens qu'il nous appartient de découvrir, afin de vivre consciemment, lucidement, pleinement, selon la dynamique qui lui est propre, chaque chose en son temps.

L'idéal indien du vieillard est le sannyassi, le moine errant, le renonçant total, celui qui, ayant connu les peines et les joies de cette vie, se met en marche, hors de toute attache et de tout lien, vers le Bonheur absolu qui ne peut être atteint qu'en découvrant Dieu au plus profond de soi. Il y a là certainement une grande sagesse.

Les valeurs que nous propose la tradition indienne ne nous sont pas étrangères. Mais elles sont autrement agencées, équilibrées et accentuées. Nous aussi recherchons avec une ardeur souvent extrême le plaisir et la réussite. Mais nos traditions religieuses ne les ont pas intégrés pleinement. Il y a un contentieux très ancien entre christianisme et plaisir. Pourtant, nous savons bien que l'homme ne peut pas vivre et grandir harmonieusement sans plaisir. Il y a eu une réflexion abondante cherchant à donner sens à la souffrance. On a été beaucoup plus évasif et réticent pour le plaisir. Certaines périodes de notre histoire ont connu un véritable dolorisme, une exaltation masochiste de la douleur. Les ascètes indous ne le cèdent en rien aux ascètes chrétiens, et qui dit ascèse dit nécessairement acceptation de la douleur et privation volontaire. Mais cette ascèse ne doit venir que quand le terrain est bien préparé, quand psychologiquement elle peut devenir féconde, et dans cette maturation préalable le plaisir joue un rôle primordial. Si les choses sont prises à l'envers, et le plaisir, et l'ascèse peuvent devenir des obstacles graves à la réalisation spirituelle. Quant à la réussite sociale, elle a été mal intégrée par la pensée catholique, mais fort bien par le protestantisme réformé.

L'aspect moral des choses, la soumission à la loi, l'acceptation des devoirs ont par contre envahi le champ de la vie religieuse d'Occident. Le christianisme est souvent apparu comme un moralisme, et quand on pensait morale on en faisait préférentiellement une régulation du domaine sexuel. Il y a eu là comme une obsession aux racines très anciennes, aboutissant à certaines époques à une religion de la peur et de la faute véritablement malade qui n'a pas grand chose à voir avec le message chrétien...L'Inde n'ignore pas dharma au sens de devoir, de règle, d'exigence morale. Mais elle a su le rééquilibrer par autre chose, notamment son contraire, et ne pas en faire un absolu.

Que ne pourrait-on dire de moksha, la Délivrance ! Le salut chrétien peut aussi être lu en termes de libération, comme il peut l'être en termes de guérison. Tout dépend de quoi on veut être libéré ou sauvé, et sur qui on peut compter pour cela. Sur ce point, l'Inde connaît elle-même de nombreuses sensibilités. Dans la voie de la connaissance, par exemple, c'est très largement l'individu qui se libère lui-même, par l'efficacité de l'ascèse et des exercices auxquels il se soumet. Mais dans la voie de la bakhti, de l'amour, de la dévotion, il s'agit bien de se raccrocher à une figure divine salvatrice qui nous soulève hors de nous-mêmes. On a souvent fait remarquer combien l'ambiance de la bakhti était proche de l'ambiance des formes "chaudes" du christianisme, pour qui le salut ne peut évidemment venir que d'un être qui est à la fois Dieu et homme et devient par son humanité intérieur à nous-mêmes.

Je voudrais pour terminer raconter un souvenir qui m'a beaucoup marqué. Il y a quelques années, nous avons avec un groupe d'étudiants mené une enquête sur les clochards de Strasbourg. Parmi les personnalités qui nous intriguaient il y avait une femme d'une soixantaine d'années installée place de la gare, au haut de l'escalier roulant qui mène au passage souterrain, donc un des endroits les plus fréquentés de la ville. Elle était assise là, été comme hiver, dans une boîte de carton, sur une couverture soigneusement pliée. Elle cherchait des restes de nourriture dans les restaurants voisins, mais ne parlait quasiment pas, ne mendiait pas, mais parfois exécutait de petites aquarelles. Dans le monde des clochards, on racontait que c'était une ancienne institutrice, qui chaque mois allait toucher sa pension, et que régulièrement son fils venait voir pour lui proposer de réintégrer sa famille. Mais elle préférait sa boîte de carton, place de la gare, dans le froid, les courants d'air, l'inconfort, l'insécurité au milieu des personnages louches qui rôdent par là. Elle y était pendant des années. Un beau jour elle avait disparu, et tout d'un coup il manquait une présence en cet endroit.

1. Janvier 1990 . Série "Informations". Cinq ans de travaux d'étudiants
2. Février 1990 . Série "Orient chrétien". P. Erny. L'icône de la Trinité de Roublev/ Théologie du mariage dans la tradition byzantine-orthodoxe
3. Mars 1990 . Série "Chercheurs". E. Navet: Le cercle et la ligne / N. Mohia: Problème des minorités
4. Avril 1990 . Série "Ethnomuséographie". P. Erny: Le couvent d'Unterlinden/ Saint Antoine et l'ordre des Antonins / L'ergot de seigle en matière médicale homéopathique/ J. Meyer: Mathias Grunewald et le Tétramorphe.
5. Mai 1990 . Série "Ethnomuséographie". P. Erny: Tâches pour l'ethnomuséographie/ Saint Gangolphe: vie et culte/ J. Meyer: Saint Gangolphe et les chanoines de Lautenbach
6. Juin 1990 . Série "Orient chrétien". P. Erny: Les icônes de la Vierge / Les icônes de la Nativité / Souffle humain, souffle divin
7. Septembre 1990 . Série "Documents pédagogiques". P. Erny: Symbolique de l'eau / Le sens de la vie aux différents âges dans la tradition de l'Inde
8. Octobre 1990 . Série "Etudes africaines". Maïga et Erny: L'éducation préscolaire au Mali / Kannté et Erny: La formation du jeune forgeron en milieu malinké / Erny: Les notions d'animisme et de tradition chez Dominique Avron / Jean-Marc Ela: Christianisme, pouvoir et libération en Afrique Noire/ A. Bola: Le sida en Afrique